

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1929-1930. — N° 80

Travail du Laboratoire de Médecine Légale de la Faculté de Médecine de Lyon

UN DES PROMOTEURS DE LA MÉDECINE LÉGALE FRANÇAISE

FRANÇOIS-EMMANUEL FODÉRÉ

1764-1835

SA VIE ET SON ŒUVRE

(AVEC UN HORS TEXTE)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 29 Janvier 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Lucien - Antoine BELLIER

né le 15 novembre 1900 à Bourg-de-Péage (Drôme)

Diplômé de bactériologie

Interne à la Maison de Santé Départementale de Bassens (Savoie)



LYON

IMPRIMERIE DU "NOUVELLISTE"

14, Rue de la Charité

—
1930



FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1929-1930. — N° 80

Travail du Laboratoire de Médecine Légale de la Faculté de Médecine de Lyon

UN DES PROMOTEURS DE LA MÉDECINE LÉGALE FRANÇAISE

FRANÇOIS-EMMANUEL FODÉRÉ
1764-1835

SA VIE ET SON ŒUVRE

(AVEC UN HORS TEXTE)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 29 Janvier 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Lucien - Antoine BELLIER

né le 15 novembre 1900 à Bourg-de-Péage (Drôme)

Diplômé de bactériologie

Interne à la Maison de Santé Départementale de Bassens (Savoie)



LYON

IMPRIMERIE DU "NOUVELLISTE"

14, Rue de la Charité

1930

PERSONNEL DE LA FACULTÉ



Doyen honoraire M. L. HUGOUNENQ
Doyen M. J. LÉPINE
Assesseur M. ROLLET

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, BARD, LANNOIS

PROFESSEURS

Cliniques médicales	}	MM. PIC
Cliniques chirurgicales		PAVIOT
Clinique obstétricale et accouchements	}	TIXIER
Clinique ophtalmologique		BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		VOIRON
Clinique neurologique et psychiatrique		ROLLET
Clinique des maladies des enfants		NICOLAS
Clinique des maladies des femmes		LÉPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie		MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires		VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie		COLLET
Physique biologique, radiologie et physiothérapie		ROCHET
Chimie biologique et médicale		NOVE JOSSERAND
Chimie organique et toxicologie		CLUZET
Matière médicale et botanique		HUGOUNENQ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale		MOREL
Anatomie		BRETIN
Histologie		GUIART
Physiologie		LATARJET
Pathologie interne		POLICARD
Pathologie et thérapeutique générales		DOYON
Anatomie pathologique		FROMENT
Chirurgie opératoire		CAUE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie		FAVRE
Médecine légale		PATEL
Hygiène		ARLOING (F.)
Thérapeutique		ETIENNE MARTIN
Pharmacie		COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie		SAVY
		LEULIER
		PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
— — Propédeutique de gynécologie	CONDAVIN
— — Chimie minérale	BARRAL
— — Urologie	GAYET

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENIER
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER
Application du radium	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
GARIN	SANTY	DUMAS	ROCHET (Ph.)
TRILLAT	DUNET	DUFOURT	WERTHEIMER
SARVONAT	CHALIER (André)	DEVIC	GATÉ
FLORENCE (G.)	CHALIER (Joseph)	GABRIELLE	BERNHEIM
ROCHAIX	NOEL	MANCEAU	DECHAUME
RHENIER	CHEVALLIER	MARTIN (Joseph)	POLLOSSON
MAZEL			

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. Etienne MARTIN, Président ; MAZEL, Assesseur ;
MM. DUMAS et DEVIC, agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MA MERE

Elle sait combien grande est mon affection pour elle. Il m'est doux de le lui redire au début de cette thèse inaugurale que je lui offre avec émotion en gage d'amour filial.

A MON PERE

Je lui dédie ces quelques pages qui ne sont qu'un faible témoignage de ma profonde tendresse et de mon infinie reconnaissance pour tant de sacrifices à mon intention. Son activité de tous les instants, son dévouement sans bornes, son cœur si bon et si généreux en font pour moi l'image vivante du devoir et de l'honneur.

A LA MEMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

Qu'ils reçoivent ici l'hommage de mon pieux souvenir.

A mon Maître et Président de Thèse

Monsieur le Professeur Etienne MARTIN

PROFESSEUR DE MÉDECINE LÉGALE ET DE DÉONTOLOGIE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Nous lui devons l'inspiration de ce travail. Il a été pour nous un maître d'une extrême bienveillance, nous réservant toujours le meilleur accueil dans son laboratoire au cours de l'année pendant laquelle nous avons suivi son enseignement si fécond. Nous en garderons le durable souvenir. Nous le remercions profondément de l'honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse et nous nous considérerons toujours comme son élève reconnaissant et respectueux.

A Monsieur le Professeur CHAVIGNY

MÉDECIN GÉNÉRAL DE L'ARMÉE

PROFESSEUR DE MÉDECINE LÉGALE ET DE DÉONTOLOGIE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

Ce maître éminent nous a fait le très grand honneur de s'intéresser à notre modeste travail. Il nous a communiqué de précieux documents sur la vie et l'œuvre de son prédécesseur à la chaire de médecine légale de la Faculté de Strasbourg. Il a bien voulu nous aider de ses judicieux conseils. Qu'il trouve ici l'expression de notre gratitude profonde et de notre respectueux dévouement.

A Monsieur le Docteur René FODERE,
d'Antony (Seine)

Arrière-petit-fils du célèbre médecin légiste, il nous a procuré avec la plus grande amabilité les renseignements qui nous ont permis d'écrire cette thèse. Que l'indulgent ami nous pardonne si le fin lettré ne peut excuser la médiocrité de notre ouvrage.

A Monsieur le Docteur Joseph MARTIN

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON

Au cours de nos études médicales il n'a cessé de s'intéresser à nous et de nous prodiguer ses conseils et ses encouragements. Nous lui offrons ce travail en hommage de profonde reconnaissance et de sincère dévouement.

A Monsieur le Docteur MAZEL

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Nous ne pourrons jamais oublier sa parfaite amabilité et son enseignement si vivant.

A mes Maîtres des asiles

Le Docteur CORNU

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Le Docteur BURLE

MÉDECINS CHEFS DE L'ASILE DE BASSENS

Ils nous ont initié à la pratique psychiatrique
Ils unissent à la plus haute valeur profession-
nelle de rares qualités d'esprit et de cœur. Leur
élève est heureux de leur dédier sa thèse.

A Monsieur le Docteur François EYNARD

MAIRE DE BOURG-DE-PÉAGE

CONSEILLER GÉNÉRAL

Il nous a toujours manifesté la plus vive
sollicitude. Nous le remercions bien affectueuse-
ment de tout ce qu'il a fait pour nous avec tant
de bonté et de générosité, et nous lui offrons
cette œuvre bien imparfaite en témoignage de
reconnaissance émue.

A Monsieur Elie BRUN-BUISSON

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL DE COMMERCE DE ROMANS

Il veut bien nous honorer de son amitié. Nous nous en montrons fier et lui dédions avec grande joie notre thèse.

A Monsieur le premier Président RIVAIL

PREMIER PRÉSIDENT A LA COUR D'APPEL DE CHAMBÉRY
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A Monsieur le Président CHAMBLARD

PRÉSIDENT DE CHAMBRE HONORAIRE
A LA COUR D'APPEL D'AIX-EN-PROVENCE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Avec une extrême amabilité ils ont bien voulu nous procurer un document qui nous fut précieux pour l'élaboration de notre thèse. Nous la leur dédions respectueusement.

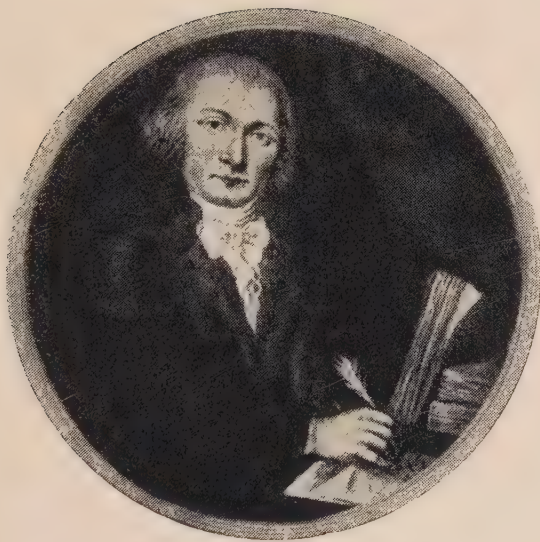
A Messieurs les Docteurs
DIDIER, PERRET et GANIMÈDE

en toute amitié.

A mes chers Camarades
les Docteurs Henry BÈS et Louis DALIBERT

Qu'ils acceptent ce travail, gage de ma sincère amitié et des vœux ardents que je forme pour leur bonheur.

Meis et Amicis



M. LE PROFESSEUR FODÉRÉ

INTRODUCTION

C'est à écrire une page des annales de la médecine judiciaire que nous voulons consacrer notre thèse inaugurale. La méthode historique est en effet un supplément indispensable à celle d'observation et d'expérimentation. L'histoire nous met au courant des conquêtes successives de la médecine judiciaire et développe une analyse critique à l'égard des doctrines actuelles. Elle nous permet de voir défiler les célèbres représentants de cet art difficile et d'étudier leurs procédés d'observation et de pensée. Elle est à la fois une œuvre de gratitude et de justice pour nos ancêtres et un enseignement pour nos contemporains. C'est le résumé d'un glorieux passé, c'est la base solide et indispensable des travaux de l'avenir.

Il semble que la médecine légale aurait dû naître en même temps que la justice. Le législateur, le magistrat, l'administrateur n'ont-ils pas à s'éclairer de ses lumières, ou à s'inspirer de ses conseils ? La constatation scientifique des faits n'est-elle pas d'une importance toujours décisive, soit pour préserver l'innocence, soit pour assurer la sécurité publique ? Dans les affaires d'infanticide, d'attentats contre les personnes, n'est-ce pas le plus souvent la preuve médicale qui détermine le verdict du jury ?

Qui donc interprétera les phénomènes de la vie, les fonctions et les symptômes ? Qui précisera les effets des instruments vulnérants, les signes et les causes naturelles ou délictueuses de la mort ? Pouvons-nous oublier les services rendus par la science dans ces cas présents encore à toutes les mémoires, où l'expert, suivant « jusqu' dans le cercueil » les traces accusatrices, fait ressortir l'évidence du crime par les démonstrations physiologiques, anatomiques et toxicologiques ? Dans les graves et délicates questions concernant l'état mental de l'accusé et l'existence de circonstances atténuantes, le médecin n'apporte-t-il pas encore les éléments les plus précieux, pour fortifier la conviction du juge et rassurer sa conscience ?

Et pourtant, cette science si utile est née d'hier. Nous n'en voyons aucune trace chez les races anciennes où la médecine était un art mystérieux exercé par les prêtres.

On pourrait s'étonner que la civilisation romaine qui nous a laissé des monuments juridiques si grandioses, ait ignoré les ressources de l'expertise médico-légale. Mais ne perdons pas de vue que les sciences n'existaient alors qu'à l'état d'hypothèses. Le rôle des médecins en justice semble cependant avoir été entrevu sous les Empereurs ; diverses questions relatives à la naissance, à la survie, à la démence, aux blessures, ont été sérieusement prises en considération. C'est dans le « Digeste » que nous trouvons ces remarquables paroles : « *Medici non sunt proprie testes, sed magis est iudicium quam testimonium* ». Mais le mode des poursuites, qui se faisaient sur des plaintes individuelles et non par l'action

publique, n'était pas favorable au développement de la médecine légale. Les médecins étaient recrutés parmi les étrangers et les esclaves, et ne jouissaient d'aucun crédit.

Les peuples barbares qui renversèrent l'Empire romain, firent prévaloir leurs usages : les épreuves et le duel judiciaire pour découvrir la faute ; l'indemnité pécuniaire ou wehrgeld pour la réparer.

Charlemagne recommanda la constatation matérielle des blessures par un homme de l'art. Dans ses « capitulaires » il dit que « les juges doivent s'appuyer de l'avis du médecin. » Après sa mort, les tendances germaniques un instant contrariées, s'affirmèrent avec leur caractère âpre et sauvage ; l'épreuve de l'eau, du feu, étaient regardées comme le jugement de Dieu. Il fallut pour abolir le combat judiciaire, la sagesse et la fermeté de Louis IX. Dès ce moment, l'usage des visites médicales reparaît ; un édit de Philippe le Bel institue en 1311, des médecins, chirurgiens et matrones jurés au Châtelet de Paris. Mais c'est à partir du XIV^e siècle seulement, que la médecine prend une part véritable aux opérations de la justice. La Renaissance donne, à toutes les sciences médicales, une grande impulsion, et comme pour rendre hommage à ses progrès, Charles-Quint, dans la célèbre constitution criminelle connue sous le nom de « Constitution Caroline » exige l'examen et l'avis du médecin, avant la décision du juge, dans les cas de blessures, de meurtres, d'accouchement clandestin, d'infanticide et d'avortement.

En même temps parut Ambroise Paré, qui, le premier, en France, formula des préceptes. Il édifia en un

corps de doctrine la science des rapports et résuma la règle de conduite du médecin légiste en ces termes : « Le premier et le principal point est qu'il ait une bonne âme, parce que les jurisconsultes jugent selon qu'on leur rapporte. » Les résultats de l'œuvre de Paré, qui révèle l'existence des premiers éléments de la médecine légale, ne se firent pas attendre. Peu d'années après la publication du « Traité des rapports », Pigray, médecin de Charles IX et de Henri III, sauvait du bûcher quatorze prétendus sorciers qui avouaient leur crime. Le récit de Pigray lui-même nous montre quelles superstitions obscurcissaient encore la jurisprudence :

— « La Cour du Parlement de Paris, dit-il, s'étant « réfugiée à Tours, nomma MM. Leroi, Falaiseau, « Renard, médecins du roy, et moi, pour voir et visiter « quatorze, tant hommes que femmes, qui étaient appe- « lantes de la mort pour être accusées de sorcellerie. La « visitation fut faite par nous en présence de deux con- « seillers de ladite Cour. Nous vîmes les rapports qui « avaient été faits, sur lesquels avaient été fondés leur « jugement par le premier juge. Je ne sais pas la capa- « cité ni la fidélité de ceux qui avaient rapporté, mais « nous ne trouvâmes rien de ce qu'ils disaient, entre « autres choses qu'il y avait certaines places sur eux « du tout insensibles. Nous les visitâmes fort diligem- « ment, sans rien oublier de ce qui est requis, les faisant « dépouiller tout nus ; ils furent piqués en plusieurs en- « droits, mais ils avaient le sentiment fort aigu. Nous « les interrogeâmes sur plusieurs points, comme on fait « des mélancoliques ; nous n'y reconnûmes que de pau- « vres gens stupides, les uns qui ne se souciaient de

« mourir, les autres qui le désiraient. Notre avis fût de
« leur bailler plutôt de l'hellébore pour les purger,
« qu'autre remède pour les punir. La Cour les renvoya,
« suivant notre rapport ».

Hélas ! malgré la publication des « Quoestionos médico-légales » de Zacchias en 1651, ces tristes accusations de magie étaient destinées à se reproduire encore bien souvent. L'Allemagne surtout était la terre privilégiée de la sorcellerie ; on y compte les supplices par milliers.

Pendant que la législation se perfectionnait, grâce aux travaux des Dumoulin, des Cujas, des Loysel, et malgré les ordonnances de Henri IV et de Louis XIV, qui donnèrent une existence légale aux rapports des hommes de l'art, la médecine judiciaire vouée à l'ignorance et à la croyance mystique, aux causes surnaturelles, se débattait dans la recherche des maléfices, des possessions et des philtres.

La vénalité des offices n'était pas faite pour en favoriser le relèvement ; les vices de la procédure auraient suffi pour l'arrêter dans son essor. L'aveu était nécessaire dans les affaires capitales ; on employait pour l'obtenir la question préparatoire, préalable, ordinaire ou extraordinaire, et le principal rôle du médecin présent aux tortures, consistait à indiquer jusqu'à quel degré le patient pouvait les supporter sans périr. Dans de telles conditions il ne pouvait être que l'auxiliaire du bourreau, qui parfois même était appelé à le suppléer : l'expert consulté par le Capitoul dans l'affaire Calas était... le bourreau de Toulouse.

C'est l'honneur du XVIII^e siècle d'avoir engagé réso-

lument la lutte contre les préjugés et les pratiques barbares, d'avoir combattu pour l'affranchissement de la pensée humaine ; les travaux de Louis eurent un immense retentissement ; ses études sur l'incertitude des signes de la mort, sur les caractères anatomiques de la pendaison, son traité contre la légitimité des naissances tardives, sont des matériaux précieux qui préparent à la médecine judiciaire des bases solides. Ses mémoires et consultations lui permirent d'être le grand redresseur des erreurs judiciaires de l'époque. « Les descendants des Calas, des Sirven, béniront à jamais sa mémoire. Ses écrits transmis à la postérité contribueront autant à secourir les opprimés, qu'à illustrer la chirurgie et le pays dont il était le citoyen », écrit Fodéré qui suivait alors ses célèbres leçons à l'Hôpital de St-Côme. Ce n'était encore que l'examen de certaines questions spéciales empruntant un vif intérêt aux débats criminels qui venaient de passionner l'opinion.

Attentif à la parole de celui qu'il considéra toujours comme son initiateur et son maître, Fodéré partagea son indignation. Louis se proposait seulement de prémunir les experts contre le renouvellement d'erreurs dont les conséquences avaient été si terribles ; le disciple, comprenant qu'il y avait plus à faire, résolut de leur donner l'ensemble des règles de leur art, de consacrer ses efforts à la formation d'une véritable science.

Suivant le mot de Tourdes, la médecine légale française avait trouvé son Zacchias.

CHAPITRE PREMIER

La vie de François-Emmanuel Fodéré

François-Emmanuel-Joseph-Benoît Fodéré naquit à Saint-Jean-de-Maurienne, le 8 janvier 1764, peu de temps après la mort de son père, juge mage ou lieutenant du sénéchal de la province de Maurienne.

Sa famille était originaire de Bessans, village situé au pied des glaciers, d'où sort le torrent de l'Arc. Un de ses ancêtres, Jacques Fodéré, moine cordelier, mort au début du siècle précédent, était l'auteur de curieux ouvrages de controverse religieuse. Sa mère, restée veuve sans aucune fortune, déploya toutes les ressources d'une tendresse énergique, pour lui assurer les bienfaits d'une éducation libérale. Cette ambition, si légitime, fut récompensée au delà de toute espérance. Son fils, enfant délicat et frêle, avait reçu de la nature cette ardeur de savoir et ces dons heureux qui fécondent le travail. Il se distingua bientôt par une grande vivacité d'esprit, un solide jugement, et une mémoire prodigieuse. Il répétait avec la plus grande facilité, de longs fragments de discours qu'il venait d'entendre, et ses condisciples émerveillés, disaient de lui « qu'il ne lui fallait pas plus de temps pour étudier ses leçons, qu'il n'en fallait pour aller de chez lui au Collège. »

Sa facilité précoce, ses rapides progrès attirèrent l'attention du Chevalier de Saint-Réal, Intendant général de la Maurienne, qui sembla pressentir les destinées du savant. Cet homme bienveillant l'initia à l'étude de la géologie et de la minéralogie, puis, ses études classiques étant terminées, lui obtint une place gratuite au Collège des provinces de Turin, dans cette Université qui a conservé sa vieille renommée et qui se souvient des Gerdil et des Lagrange.

Là encore il se signala par la vivacité de son intelligence, et son application soutenue. Il conquiert brillamment chaque grade, et le 12 avril 1787, à l'âge de 23 ans, il obtint le diplôme de Docteur en médecine, après une soutenance de thèse si remarquable, que le Roi, Victor-Amédée III, crut devoir encourager un talent qui s'annonçait par de pareils débuts : il lui accorda une pension qui lui permit d'aller, pendant trois ans, recueillir les leçons des grands maîtres étrangers.

Le 11 janvier 1787, Fodéré partit pour Paris. Par goût autant que par nécessité, il fit le voyage à pied. Arrivé dans la capitale, il y vécut modeste et retiré. Il fréquentait les facultés, l'hôpital, l'amphithéâtre, se montrait assidu aux cours théoriques et pratiques du chirurgien de l'Hôtel-Dieu, Desault, créateur de l'anatomie chirurgicale, mort à 46 ans.

L'épithaphe funèbre de ce chirurgien est restée célèbre :

Portes du temple de mémoire,
Ouvrez-vous. Il l'a mérité,
Il vécut assez pour sa gloire
Et trop peu pour l'Humanité.

Fodéré ne parlait de ce jeune maître qu'avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Un autre chirurgien, Antoine Louis, dont le nom glorieux se trouve associé à la réhabilitation des victimes des grandes erreurs judiciaires du XVIII^e siècle : Calas, Montbailly, Baronnet, Sirven, professait alors à l'Hôpital Saint-Côme, les premières leçons de médecine légale.

Le brillant enseignement de Louis décida sans aucun doute Fodéré à poursuivre et à compléter l'œuvre de celui qu'il regarde comme son initiateur. Il écrira dans la préface de son *Traité de médecine légale et d'hygiène publique* : « L'idée de cet ouvrage me fut suggérée d'abord par les leçons que faisait à St-Côme, feu M. Louis. »

Un sentiment de respectueuse reconnaissance lui fera également dédier en 1806 son « Essai de physiologie positive » au Professeur Foucroy, auteur d'un « système complet des connaissances chimiques ».

Fodéré n'avait pas oublié les plaintes de Louis sur l'inexpérience qui présidait à la confection des rapports. De retour dans sa patrie en 1790, après un séjour à Londres où il visita les hôpitaux, il s'occupa de réunir les éléments d'un grand ouvrage embrassant toutes les parties de la médecine dans ses relations multiples avec le droit civil, le droit criminel et avec l'hygiène publique.

Le Gouvernement Sarde s'était empressé de le nommer médecin-juré du duché d'Aoste, puis en la même qualité, au fort de Bard.

Il s'était déjà signalé dans la publication de « plusieurs mémoires pratiques » et d'un « Traité du goût

et du crétinisme », réimprimé plus tard en 1800, dans lequel « venant en aide aux êtres déshérités de la nature et de l'intelligence, il trace les règles curieuses des maladies qui dominent dans les vallées étroites des Alpes, du Dauphiné et de la Suisse, et cherche un remède à des maux si affligeants ».

Le 21 septembre 1792, Montesquiou, à la tête d'une armée française, envahit la Savoie. Son avant-garde est formée par la légion des Allobroges qui vient de se constituer à Grenoble, sous l'égide des patriotes savoisiens. Le 24, il fait son entrée à Chambéry évacuée par les Piémontais. La ville fortifiée de Montmélian, seule, pouvait l'arrêter. Le général Lazari la lui abandonne et repasse en désordre le mont Cenis. Le 25 octobre, une assemblée nationale des Allobroges, composée de 655 membres, un par commune, se réunit à Chambéry. Dans un profond enthousiasme, on vote la réunion de la Savoie à la France républicaine.

La Convention décrète que le nouveau territoire formerait le département du Mont-Blanc.

Dès lors, Fodéré va partager « la gloire et les périls » de l'armée des Alpes. Attaché au corps d'armée du général Carteaux, en qualité de chirurgien-major, il assiste aux sanglants combats de Salon, de Cadenet et des gorges d'Ollioules. Il fait partie des troupes, qui réprimant l'insurrection fédéraliste de Provence, s'emparent de Marseille le 25 juillet 1793.

Dans cette ville, il fût logé chez le Docteur Moulard, ancien Doyen du Collège de médecine et médecin en chef de l'Hôtel-Dieu. Moulard, apprenant à connaître et à estimer son hôte, lui accorda la main de sa fille

ainée, alors âgée de dix-sept ans. Le mariage fut célébré le 5 février 1793. Presque à la même époque, Jean Bernadotte, depuis roi de Suède, et Joseph Bonaparte, plus tard roi d'Espagne, épousaient les sœurs Clary, cousines germaines de la femme de Fodéré.

Quelques mois après, il est envoyé à l'armée des Alpes, puis nommé membre délégué à la Commission de Santé du département des Hautes-Alpes. Il publie comme médecin de l'Hôpital militaire d'Embrun, en 1794, un mémoire « *sur une affection des gencives et de l'intérieur de la bouche* », maladie scorbutique qui était endémique parmi les troupes de l'armée des Alpes.

En 1795, Fodéré revient à Marseille où il remplit les fonctions de médecin de « L'Hospice de l'Humanité » et de celui des « Insensés ». Nous le retrouvons en 1796, à l'armée d'Italie, où il est affecté pendant cinq mois à l'hôpital de Bozolo. Qui ne connaît l'histoire de cette immortelle armée d'Italie, qui raffermir par ses victoires la République ébranlée ? Ce que l'on sait moins, c'est que nos bataillons cantonnés sur le revers méridional des Alpes et de l'Apennin, avant l'arrivée du général Bonaparte, distribués sur les montagnes et dans les vallées, mal nourris, presque nus, furent longtemps en proie à d'affreux ravages causés dans leurs rangs par une redoutable affection.

Fodéré nous a laissé le tableau de ces fléaux, qui nés de la guerre, sont plus cruels que la guerre elle-même. Placé au milieu de l'épidémie, il en décrit les caractères, procède à l'examen des cadavres et réussit à établir les bases du traitement prophylactique et de la guérison.

Quand il lui fut donné de s'éloigner du spectacle de ces luttes si douloureuses pour un philosophe ami de l'humanité, il se retira à Nice où il avait sollicité des fonctions plus conformes à ses goûts.

Il fut nommé directeur de l'Ecole Centrale, et Administrateur de l'Ecole Secondaire. Dans ces deux établissements il enseigne la physique et la chimie expérimentales, et la philosophie. Il était également médecin de l'Hospice civil et militaire, chargé des cours d'anatomie et de physiologie. La loi du 19 ventôse an XI, ayant organisé les jurys de médecine préposés aux examens et à la réception des officiers de santé, il fut appelé à l'honneur d'en faire partie.

Les années écoulées, malgré ces déplacements successifs, lui avaient enfin permis de mettre la dernière main à son *Traité de médecine légale*. Au début de l'an III (1794) il adresse son manuscrit au Comité de l'instruction publique de la Convention nationale avec « prière de le prendre en grande considération ». L'attention des représentants du peuple étant tout entière attirée sur les frontières où se jouait le sort du pays et de la liberté, aucune réponse ne lui parvint. L'année suivante il adresse son ouvrage retouché, au Ministre de l'intérieur, Chaptal, qui le renvoya pour examen à l'Institut national. Le 22 messidor an IV, l'ouvrage est confié à une Commission composée des citoyens Sabathier, Mahon, professeur de médecine légale, et Hallé, professeur d'hygiène. Le rapport de la Commission est envoyé à la classe des sciences physiques et métaphysiques le 1^{er} germinal an V, puis communiqué à l'auteur. C'était, comme il le dit lui-même, une « critique

assez sévère mêlée d'éloges ». Avec une modestie dont nous voyons peu d'exemples, il corrige les défauts qui lui avaient été signalés.

« Je fis mon possible, dit-il, dans la préface de son livre, pour remplir les vues sages et lumineuses du rapport, je donnai plus d'étendue à mon plan, plus d'ordre et de clarté à mon sujet. »

Le manuscrit est livré à l'impression le 2 floréal an VI, et paraît dans le courant de l'an VII, sous le titre de : « *Les lois éclairées par les sciences physiques, ou Traité de médecine légale et d'hygiène publique.* »

Une mission importante allait lui être confiée ; le gouvernement du Premier Consul voulut recueillir des documents exacts sur les ressources d'un département nouvellement réuni à la nation. Fodéré accepta de dresser la statistique des Alpes-Maritimes. C'était une redoutable entreprise. Voici ce qu'il dit de cette mission :

« Indépendamment du défaut presque absolu de
« tous les objets nécessaires à la science et des sommes
« convenables pour diverses dépenses, dont plusieurs
« ne m'ont jamais été remboursées, il y avait de la
« témérité à entreprendre ce voyage dans le temps où
« je l'ai fait parce que l'intérieur du pays était encore
« peu sûr, et l'on répandit plus d'une fois à Nice la nou-
« velle de ma mort. Cependant, je n'en ai pas couru
« le danger au moyen de la précaution suivante :
« arrivé à Luceram, premier village de la montagne, le
« maire me prit à part et me dit, que dans les défilés
« où j'allais entrer, les bleus qui m'accompagnaient
« m'attireraient quelques coups de fusils, et qu'il me

« conseillait de me confier à la garde bourgeoise, dont
« il me répondait sur sa tête. »

Fodéré n'eut qu'à se louer de ce conseil. « Ma con-
« fiance, dit-il plus loin, et la simplicité de mes mœurs
« et de mes vêtements me gagnèrent l'affection de ces
« hommes farouches, qui me protégèrent et me procu-
« rèrent plusieurs indications utiles à mes projets. »

Insensible aux fatigues et aux privations, il par-
courut le pays, visitant les villages les plus reculés ; il
nota avec un soin minutieux les richesses du sol, le
nombre et la valeur des troupeaux, les productions de
l'industrie, l'état et les besoins du commerce, les habi-
tants et les moyens d'existence des populations. En re-
cevant le mémoire sur lequel était consigné le résultat
d'investigations si patientes et si variées, le Ministre de
l'intérieur Chaptal chargea le Préfet des Alpes-Mari-
times de témoigner « toute sa satisfaction et sa recon-
naissance à ce citoyen laborieux et éclairé. »

Fodéré ne voulut pas publier le résultat de ses re-
cherches. Les difficultés matérielles l'en empêchaient,
il était d'autre part indigné par un procédé déloyal
employé contre lui. L'ouvrage aurait pu être publié sous
le titre « Statistique des Alpes-Maritimes » si toutefois
l'auteur avait voulu consentir qu'il le fût sous le
nom d'un autre qui n'y avait en aucune manière con-
tribué. Ce n'est qu'en 1821 qu'il publia ses notes sous
le titre « Voyage aux Alpes-Maritimes ».

Il le dédia, en ces nobles termes, à la fidèle compagne
qui partageait ses joies et ses peines : « Ton âme élevée
« dit-il à sa femme, a souvent soutenu mon courage.
« Tu n'ignorais pas que les sentiments généreux, que

« la science, sans bassesses, la vertu sans intrigues, « la vérité sans mensonges ont presque toujours conduit à la pauvreté, objet d'effroi pour nos contemporains, et la pauvreté ne t'a pas effrayée. »

En 1804, il est nommé médecin de l'Hôpital des Martigues, et peu après médecin directeur de l'Hôtel-Dieu et de l'Hospice des aliénés de Marseille. Son nouveau séjour dans cette ville fut marqué par la publication de deux ouvrages. L'un qui est de 1806 a pour titre : « Essai de physiologie positive », et l'autre de 1808 est un « Traité sur l'apoplexie » rédigé en latin et publié en Avignon. Le professeur Begin, de la Faculté de Strasbourg, rendit à l'« Essai de physiologie positive » une éclatante justice dans l'éloge de Fodéré, qu'il prononça dans une séance publique de la Faculté de Médecine ; il s'exprimait ainsi : « Combien son livre inestimable ne contient-il pas de faits alors contestés ou inaperçus, et qui démontrés depuis ont fait la fortune de récentes célébrités. »

Fodéré avait acquis à Marseille la réputation d'un excellent praticien ; lorsque le roi d'Espagne Charles IV, de passage dans cette ville, y tomba malade, ce fut lui qu'on appela pour le soigner. Revenu à la santé, le monarque voulut emmener son nouveau médecin à Rome. Celui-ci refusa ; vivant dans la retraite, adonné à l'étude, il ne songeait qu'à ajouter, à ses connaissances déjà acquises, tout ce que peuvent donner la méditation et la pratique de l'art.

En 1811, il obéit cependant à un appel de Ferdinand VII, devenu roi d'Espagne, par suite de l'abdication

de Charles IV, exilé et interné avec son frère don Carlos et leur oncle don Antonio au château de Valençay.

Quittant sa famille, il se mit en route, mais arrivé à Lyon, reçut contre-ordre de l'Empereur. Il dut alors à l'amitié de M. Sauzet, sous-préfet de Trévoux, de devenir médecin de l'Hospice de cette ville. Après un an de séjour à Trévoux, il obtint l'autorisation de continuer son voyage et parvint à Valençay. Il resta deux ans auprès des Princes, apprenant le latin à don Carlos et recevant de lui des leçons d'espagnol. Ainsi pendant que Joseph Bonaparte, son royal cousin, disputait une couronne aux Espagnols soulevés contre lui, Fodéré sans ambition, et peut-être fier de ce contraste, se contentait de prodiguer ses soins à l'Infant prisonnier.

La police impériale soumettait ces illustres proscrits à une surveillance minutieuse et continuelle, épiait leurs faits et gestes, observait jour et nuit toutes leurs démarches. Ce séjour ne pouvait convenir à ce caractère noble et fier. Au début de 1813, il obtint la permission de quitter ses illustres clients, et se rendit à Paris pour diriger l'impression de la troisième édition de son « *Traité de médecine légale* ».

Enseigner la science dont il pouvait se considérer à juste titre comme un des promoteurs et le plus illustre dépositaire parmi ses contemporains, avait toujours été l'ambition de Fodéré. Il n'existait encore qu'une seule chaire de médecine légale occupée à Paris par Mahon. En 1813, le Gouvernement en créa une seconde à la Faculté de Strasbourg, et décida qu'elle serait donnée au concours. Les titres de l'auteur du meilleur traité sur la matière eussent dû le dispenser de ces épreuves.

Peut-être eut-il fallu seulement recourir à quelques sollicitations.

Fodéré n'hésita pas ; malgré son âge, malgré les dangers d'un voyage à travers des provinces déjà envahies par les armées de la coalition, il quitte sa famille et se met sur les rangs.

Voici quelques passages des lettres qu'il écrivait à sa femme ; elles nous font voir les obstacles semés sur sa route, les périls de toute nature, et le courage qui en triompha :

« Ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés, et un
« argent immense que j'ai pu faire ce voyage, n'ayant
« pu trouver à Besançon ni voiture, ni chevaux ; nous
« avons été obligés d'acheter un modeste char à bancs,
« pour prendre la poste. Nous avons fait pour nous
« détourner le double de chemin et encore avons-nous
« été pendant vingt lieues, à deux lieues des ennemis.
« Nous avons passé par Luxeuil, Plombières et Nancy,
« et traversé en marchant nuit et jour des pays déjà
« abandonnés des magistrats et des administrations, et
« partout semés de terreur et d'épouvante. Enfin par le
« secours de la Providence, et soutenu par mon cou-
« rage, nous sommes arrivés à Strasbourg sans acci-
« dent, sur la plus frêle des voitures. »

A peine avait-il pénétré dans la ville qu'elle était investie. Il écrit le 4 janvier 1814 : « Il est possible que
« nous soyons bloqués, mais ne t'en mets pas en peine
« et repose-toi sur cette Providence qui ne nous a pas
« abandonnés jusqu'ici, et qui ne peut que faire triom-
« pher, pour l'exemple du monde, les âmes qui n'ont

« jamais quitté les sentiers de la vertu et de la probité. »

Le concours était une institution récente ; on y voulut mettre la plus grande solennité. Au même moment où l'on se battait aux remparts, la Faculté donnait le spectacle d'une lutte pacifique. Tout ce que la cité renfermait d'hommes distingués voulut assister à ces débats nouveaux qui offraient le double attrait de la curiosité et de l'intérêt.

Le résultat fut ce qu'il devait être, et la palme adjugée à celui qui avait donné les gages les plus certains à la science. Le 13 février 1814, Fodéré annonce à sa famille l'heureuse issue de ses efforts :

« Comme je n'avais jamais été exempté d'aucune
« épreuve, j'ai dû les partager avec tous mes compétiteurs, soutenir thèse et me montrer sur les bancs, comme un jeune homme. Toutes les rigueurs et toutes les formes ont été observées, ainsi qu'en pleine paix. Enfin j'ai obtenu le suffrage de mes juges, au milieu des applaudissements d'un nombreux auditoire. »

En 1814, une grave épidémie de typhus éclate dans le département du Bas-Rhin. Le préfet Lezai-Marnésia s'adresse à la Faculté pour demander une instruction populaire sur la manière de soigner les malades. Pour la rédiger on crée une commission composée de MM. Lautz, Tourdes et Fodéré. Ce fut ce dernier, qui, après plusieurs réunions, fut seul chargé de ce travail appelé : *Manuel des Gardes-malades*.

Déjà titulaire de la chaire de médecine légale, il se voit confier par décision du Conseil Royal de l'Instruc-

tion publique, en date du 21 mai 1819, l'enseignement des maladies épidémiques interrompu par la retraite du professeur Rochard, et publiée de 1822 à 1824, ses *leçons sur les épidémies et l'hygiène publique*. Son temps se partageait entre ses leçons, ses visites et ses études.

L'été, quelquefois, il partait, quand ses loisirs le lui permettaient, avec sa femme et ses six enfants, se reposer à Benfeld où il avait acquis une petite propriété. Il aimait les sombres forêts de sapins qui tapissent les Vosges ; elles lui rappelaient les paysages savoyards familiers de ses jeunes années.

Il remplissait ses fonctions universitaires avec une ponctualité qui ne se démentit jamais. Travailleur acharné, il ne se couchait que tard dans la nuit, et se levait avec le jour. Avec une prodigieuse rapidité il élaborait des œuvres touchant à tous les points de la médecine et de la philosophie. Il profitait souvent de ses voyages pour visiter sans se faire connaître, les prisons, les hôpitaux, les institutions charitables des villes qu'il traversait. Ces observations rassemblées furent publiées dans son *Essai historique et moral sur la pauvreté des nations* publié en 1825.

Pourquoi ne fut-il pas donné à ce sage, de pouvoir répéter les paroles que Cicéron prête au savant maître d'Isocrate : « Et nihil habeo quod accusem senecam tutem » ; « et moi aussi je n'ai pas à me plaindre de la « vieillesse. »

Ses dernières années furent attristées par des infirmités cruelles. Aveugle comme Milton, il trouva comme lui des consolations dans les soins pieux et l'assistance attentive de ses filles. Depuis douze ans déjà, l'aînée

lui servait de secrétaire, les trois autres lisaient sans cesse pour lui. Pendant les derniers six mois de sa vie, il travailla presque nuit et jour ; il semblait que ses facultés intellectuelles augmentaient au fur et à mesure que diminuaient ses forces physiques.

Il conservait toujours cette mémoire prodigieuse qui faisait déjà l'admiration des condisciples de ses jeunes années. « Sa mémoire, dit Bégin, avait conservé une « telle intégrité, une puissance si parfaite, qu'aux discussions de nos actes publics, il surprenait souvent « et candidats et auteurs en citant les opinions émises « avec l'indication infaillible des pages et des lignes, « comme s'il pouvait parcourir à l'instant même la « thèse qu'il ne s'était cependant fait lire qu'une seule « fois. »

Il était de stature moyenne. Le front haut était celui d'un penseur, les traits du visage entièrement rasés étaient un peu prononcés, mais très expressifs. Sa physionomie au regard vif et décidé, reflétant l'intérêt qu'il accordait aux moindres choses, avait ce caractère de simplicité et de bonté qui n'exclut pas l'élévation. Sa personne physique trahissait la force de volonté et de ténacité qu'il avait consacrée toute sa vie au service de la science et des hommes.

Fodéré était à Strasbourg, président de la Société de médecine, agriculture, belles lettres et arts, président du jury de médecine, vice-président du Conseil de salubrité publique, médecin du Collège royal, et inspecteur des médecins cantonaux. Il appartenait à presque toutes les Sociétés savantes, telles que l'Académie des sciences de Turin ; la Société royale académique de

Savoie, les Académies et Sociétés savantes de Toulouse, de Marseille, de la Moselle, de la Meuse, les Académies des sciences et de médecine de Paris, la Société d'émulation de l'Ain, du Jura, les Sociétés médicales de Marseille, de Wurtemberg, de la Nouvelle-Orléans, de Philadelphie.

Le 31 août 1834, jour où l'Ecole de médecine fut fermée, le vénérable professeur, sentant ses forces diminuer, se déclara malade et renonça à l'exercice de ses fonctions universitaires. Peu de temps avant, l'admirable compagne dont l'amour avait si souvent soutenu son courage était descendue dans la tombe. Depuis lors l'altération de sa santé s'accrut rapidement, la douleur cachée sous les dehors de la résignation mina de jour en jour cette belle existence. Ses enfants le surprenaient souvent recueilli comme dans un culte de vénération devant l'image de celle qu'ils pleuraient tous.

« Depuis la mort de notre mère, écrit sa fille, nous
« vîmes avec douleur, que la résignation que notre père
« affectait n'était que simulée et qu'il ne pouvait se
« consoler. Nous cachions le désespoir qui nous acca-
« blait pour ne pas augmenter ses chagrins. Maman
« était si bonne, si belle, si digne d'être sa compagne.
« Malgré cela, il a continué ses travaux et ce n'est que
« le 31 août, jour où l'école fut fermée, qu'il a avoué
« qu'il était malade. Depuis ce jour il n'est plus sorti ;
« il commença alors à nous entretenir de sa mort, et
« nous dit qu'il mourrait en février comme notre pau-
« vre mère. »

Le 4 février 1835, à trois heures du matin, il termina

sa laborieuse carrière. Il avait soixante et onze ans. La mort du vieux savant fut émouvante. Nous n'ajouterons rien au récit qu'en fait un de ses enfants :

« Jusqu'au dernier moment, il a conservé toutes ses
« facultés, il nous a expliqué ce que nous devions faire
« après lui, nous a bénis tous six et nous a quittés pour
« toujours ! Il a reçu tous les sacrements sur son fau-
« teuil, car il ne s'est jamais alité. Ah ! si vous aviez
« vu cet homme vénérable, tenant son bonnet à la
« main, encourageant ses six enfants qui se désespé-
« raient, et nous indiquant lui-même ce qu'il fallait
« préparer pour cette auguste cérémonie, ayant plus
« de courage et de force que nous tous : ce moment-là
« était l'image de sa vie ! »

Strasbourg lui fit de dignes funérailles. Le professeur Caillot, doyen de la Faculté de médecine, et un des élèves du défunt prononcèrent des discours sur sa tombe. Il fut inhumé au cimetière de Sainte-Hélène, à Strasbourg.

Sur le devant de la pierre tumulaire, on pouvait lire ces lignes composées par lui-même :

HIC JACET
MORTIS NUNQUAM IMMEMOR
ET NOVISSIMAM
EXPECTANS DIEM
FRANCISCUS EMMANUEL
FODÉRÉ
DUM VIVERET
MEDICINAE FORENSIS
ET EPIDEMIORUM
AUCTOR
ET PUBLICUS PROFESSOR

La famille fit graver à la partie arrière de la pierre l'inscription suivante :

HOC
DILECTO PATRI
FILII ET FILIAE
POSUERE MONUMENTUM
OBIIT MENSIS FEBRUARII
MDCCC XXX V
DIE QUARTA
LXXI ANNOS NATUS

La tombe de Fodéré a disparu. Les recherches récentes pour en retrouver l'emplacement n'ont pas abouti. Les registres du cimetière qui auraient pu donner d'utiles indications furent détruits par un incendie en 1840.

Après sa mort la Société linéenne et géographique de Leipsig, manifestant son estime pour le glorieux défunt, décida d'appeler Fodéréa, la première fleur que l'on découvrirait.

Malgré les services que Fodéré avait rendus à la science et à l'humanité, il n'obtint jamais aucune distinction du gouvernement français. Ce qui est plus surprenant et plus douloureux, c'est qu'on n'accorda aucun secours à ses enfants. L'un d'eux exprimait ainsi ses justes plaintes à son biographe, le docteur Mottard, de Chambéry :

« Publiez, Monsieur, que les filles de ce savant, qui a consacré sa fortune et sa vie, à l'accroissement de la science, que ses filles n'ont aucun appui et dites sur-

« tout qu'elles en son fières, car elles aiment mieux
« être pauvres et porter le nom de Fodéré, que de vivre
« dans l'opulence et ne pouvoir se glorifier des vertus de
« leur père. »

La ville de Saint-Jean-de-Maurienne lui a élevé, en
1846, une statue en bronze, œuvre de Rochet.

CHAPITRE SECOND

L'œuvre scientifique de Fodéré

Fodéré n'a cessé de produire jusqu'à la fin de son existence, des œuvres d'une haute érudition. Son bagage scientifique est énorme.

En 1789, à l'âge de 25 ans, il publie à Turin, son premier ouvrage intitulé : « *Recherche sur la nature de l'acide fluorique, analyse du spath fluor de l'île de Corse ; et expériences sur l'acide muriatique distillé sur les oxydes de divers métaux, comparativement avec le manganèse* », in-8.

La même année paraissent les « *Opuscules de médecine philosophique et de Chimie* » qui comprennent une étude sur les goîtreux et les crétins de la vallée de l'Arc, réimprimée à Paris en 1800, sous le nom de « *Traité du goître et du crétinisme précédé d'un discours sur l'influence de l'air humide sur l'entendement humain*, germinal an VIII. Ce dernier ouvrage est dédié à « J.-A. Chaptal, ancien professeur à l'Ecole de santé de Montpellier, membre de l'Institut national et du Conseil d'Etat, savant modeste, recommandable à la postérité par son génie et l'application de la chimie aux arts utiles. »

Le mot crétinisme, dit l'auteur, « dérive de crétin, « nom qu'on donne dans certaines contrées à des indi-

« vidus qui sont tout à fait stupides, et qu'on appelle
« encore idiots, cagots. Le mot crétin vient lui-même
« de chrétien, bon chrétien, chrétien par excellence,
« parce que, dit-on, ils sont incapables de commettre
« aucun péché. J'ai adopté ce titre de préférence à un
« autre parce que les individus auxquels il appartient
« sont plus qu'idiots et qu'ils méritent en conséquence
« une désignation particulière. »

L'ouvrage comprend deux parties : un discours préliminaire : « *De l'influence de l'air humide sur l'entendement humain* », et le « *Traité du goître et du crétinisme* ».

Dans le discours, dédié à ceux qui gouvernent les hommes, Fodéré s'afflige de ces maladies au point de vue social et du retentissement qu'elles ont sur l'entendement humain. Il voudrait que le législateur s'occupât de cet état de fait déplorable maintenant que la nation française a abattu « les tyrans qui se réjouissaient de cette mort civile et politique des peuples ». Après une longue série d'expériences et d'observations, il conclut que ces deux maladies ne sont produites ni par les eaux, ni par les aliments, mais par « une atmosphère tenant beaucoup d'eau en dissolution ». Dans les pays où l'humidité atmosphérique est en excès, il règne généralement une maladie de l'entendement. « Le ciel de la Grèce européenne où fleurissent à un degré suprême la poésie et les arts est pur, sec, serein, celui de la Grèce asiatique est doux, humide et tempéré. Il invite ceux qui commandent à de tels sujets à ne pas oublier « qu'ils portent le joug sans faiblir et changent « également de maître sans s'émouvoir ».

Quelle est la cause du goître ? Les uns incriminent les

eaux séléniteuses, les autres les eaux calcaires, d'autres encore les aliments. Toutes ces causes doivent être écartées. « L'atmosphère humide ayant pour effet de relâcher les corps qui y sont plongés, la glande thyroïde subit ce relâchement. » Mais un relâchement n'a « jamais lieu sans tumeur, donc cette glande doit être « tuméfiée. »

Comment traiter ce goître ? L'éponge de mer, l'écarlate, les coquilles d'œufs réduites en poudre, puis mises en pastilles, sont de bons remèdes médicaux.

« Ces remèdes seront beaucoup plus efficaces s'ils sont précédés d'une purgation et si le malade avale le remède non par à-coups, mais insensiblement et ne commence à en faire usage qu'au déclin de la lune. »

On procèdera au traitement chirurgical suivant la technique pratiquée par Desault, à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Le description des crétins est un modèle d'observation exacte. Comment le crétinisme se propage-t-il ? Fodéré envisage toutes les combinaisons de mariages possibles entre crétins mâles et femelles, et individus sains.

« Je voudrais, dit-il, que l'on ne permit pas le mariage à un goîtreux, si le goître était un peu volumineux. » — « Appellerait-on violer la liberté civile que de prendre des précautions efficaces pour mettre les hommes en état d'en jouir. »

Le goître étant d'après lui une maladie due au « relâchement des solides », il conclut : « Il serait à souhaiter qu'il y eût assez d'aisance parmi chaque habitant de la campagne, que d'avoir un peu de vin à sa cave

« pour en boire chaque jour un verre. Le vin est plus
« particulièrement nécessaire dans les pays où les
« solides sont relâchés. »

Le séjour de Fodéré à l'armée des Alpes lui donna l'occasion de consigner ses recherches et ses observations médicales dans deux ouvrages. L'un : « *Mémoire sur les affections scorbutiques de la bouche et des gencives, endémiques à l'armée des Alpes* » fut publié à Embrun en 1794. Il contient la description des principaux caractères de cette maladie scorbutique, l'établissement de ses causes et l'énoncé du traitement prophylactique et curatif. L'autre : « *Mémoires de médecine pratique sur les maladies auxquelles les troupes ont été sujettes dans le Mantouan, sur la diarrhée, l'épidémie de Nice* », imprimé à Paris en 1800, retrace les caractères et la thérapeutique de ces maladies aiguës ou chroniques dues à l'alimentation défectueuse des troupes en campagne. L'épidémie de Nice 1799-1800, nous paraît être d'après les symptômes qu'énonce Fodéré, d'origine typhique ou paratyphique.

Son retour à Marseille fut marqué par la publication, en 1795, d'un ouvrage en trois volumes, intitulé : « *Essai de physiologie positive appliquée spécialement à la médecine pratique* ».

Fodéré expose dans cet ouvrage un grand nombre de faits contestés ou inconnus jusque-là. Il démontre par exemple que le poumon n'est pas seulement une source de chaleur par l'oxydation, mais qu'il a aussi un pouvoir de réfrigération pour le corps trop échauffé ; il explique aussi l'occlusion de la glotte pendant les efforts de la toux, la part d'action affectée au diaphragme et

aux muscles abdominaux pendant les vomissements ; il mentionne l'ossification périostique contrôlée soixante-dix ans plus tard par Ollier et beaucoup d'autres faits importants mis en lumière par des auteurs venus bien après lui.

En 1810, une épidémie éclata subitement à la Valentine, village des environs de Marseille ; la gravité en fut exagérée par la rumeur publique et la panique régna dans toute la contrée. L'autorité administrative chargea la Société de médecine de Marseille d'indiquer les précautions à prendre et de fournir les règles sanitaires. Fodéré, Secrétaire général de la Société, répondit à cet appel et rédigea le « *Rapport historique et médical de la maladie qui a régné ce printemps 1810 dans le quartier de la Valentine.* »

L'année 1817 lui permit de faire paraître un « *Traité du délire appliqué à la médecine, la morale et la législation* ». Un second ouvrage le compléta et fut publié en 1832, à Strasbourg, sous le titre suivant : « *Essai médico-légal sur les diverses espèces de folie vraie, simulée et raisonnée* ».

Dans son premier livre, Fodéré considère ce sujet sous le rapport historique et thérapeutique ; dans le second surtout sous l'angle légal, social et moral.

« *Le Voyage aux Alpes-Maritimes* », dédié à sa femme, 1812-1822, est une histoire naturelle, agraire, civile et médicale du comté de Nice et des pays limitrophes. L'auteur fait une étude approfondie du pays, des habitants, de leurs occupations ; il s'occupe même du bétail et de la végétation. Il donne des détails intéressants sur la culture de l'oranger, du citronnier et du caroubier.

Le savant professeur avait déjà réservé aux maladies épidémiques une place importante dans son « *Traité de médecine légale et d'hygiène publique* », mais il envisageait ces maladies surtout au point de vue de la contagion et de la prophylaxie. Il accepta en 1819 la chaire des maladies épidémiques laissée vacante par Rochard et la joignit à la sienne. Dans ses « *Leçons sur les épidémies et l'hygiène publique* », 4 volumes 1822-24, il étudie surtout la nosologie et le traitement en discutant longuement les données existantes. Il nous suffira, pour montrer avec quel soin Fodéré préparait ses dissertations, de mentionner que pour la leçon sur la fièvre jaune, il avait consulté plus de soixante ouvrages sur ce sujet.

L'Essai historique et moral sur la pauvreté des nations, la population, la mendicité, les hôpitaux, et les enfants trouvés (Paris 1825) est une des meilleures productions de Fodéré. Il développe les quatre sujets indiqués dans le titre ; il en montre l'origine, les effets, les changements dans le cours des temps. Il voit la richesse d'une nation dans le bien-être des classes laborieuses, le bonheur d'un peuple surtout dans la prospérité de son agriculture. L'histoire de la mendicité renferme des détails curieux et inédits sur les bohémiens, les tziganes, la cour des miracles à Paris. L'auteur ne combat pas l'individu obligé de recourir à la mendicité par suite d'infirmité ou de débilité, mais le vagabond qui craint le travail et se nourrit tantôt de larcins, tantôt d'aumônes soutirées le plus souvent en simulant toutes sortes de maladies. Le premier doit être placé dans un hospice, le second dans une maison

de correction où on l'habituerait à travailler en employant, si la chose est nécessaire, des mesures de coercition.

Dans la troisième partie concernant les hôpitaux, Fodéré nous fait passer en revue, *un grand nombre* de ces instituts et diverses autres maisons charitables qu'il a eu l'occasion de visiter au cours de ses voyages. Il en critique l'installation défectueuse et indique les moyens pour en améliorer les conditions hygiéniques.

Il mentionne avec éloge l'hôpital de Strasbourg où il avait fait admettre ses conceptions neuves et hardies. « C'est, j'ose le dire, un des mieux tenus de France ».

La dernière partie est consacrée aux enfants trouvés et aux orphelins. Il s'occupe longuement d'étudier les moyens aptes à assurer leur conservation et leur éducation. Le moyen le plus radical de prévenir l'augmentation du nombre des enfants abandonnés serait de faire diminuer la fréquence des enfants naturels par une déclaration obligatoire de toute grossesse survenue en dehors du mariage.

Outre ces ouvrages précités, Fodéré a publié encore à différentes époques de sa vie les ouvrages suivants :

En 1794 :

Analyse des eaux thermales et minérales du Plan de Saly, sous Montléon. Embrun, 1794, un vol. in-8.

En 1795 :

Essai sur la phtisie pulmonaire relativement au choix à donner au régime tonique ou relâchant. Marseille, 1795.

En 1808 :

De apoplexia disquisitio practica théorico, publiée en Avignon.

En 1810 :

Des Recherches expérimentales sur les succédanés du Quinquina et sur les propriétés de l'arséniate de soude.

En 1814 :

De infanticidio (une dissertation qui contribua, avec les épreuves pratiques du concours, à lui assurer la prédominance sur ses concurrents à la chaire de médecine légale de Strasbourg).

En 1815 :

« Le manuel du Garde-Malade, ouvrage qui fut traduit en plusieurs langues et obtint en Europe un vif succès.

En 1826 :

Mémoire sur la petite vérole vraie ou fausse et sur la vaccine.

En 1828 :

Recherches et observations critiques sur l'éruption et la fièvre connue sous le nom de miliaire.

En 1829 :

Essai théorique et pratique de pneumatologie humaine ou recherche sur la nature, les causes et le traitement des flatuosités et des diverses vésanies.

La même année, il publie le mémoire intitulé : « *Nouvel examen des questions suivantes de police médicale* » : *Est-il des cas où d'après l'expérience, l'accouchement prématuré artificiel est avantageux à la mère et à l'enfant ? Quels sont ces cas, et quels sont ceux où il faut recourir à d'autres opérations ? Quelles sont les conditions qui peuvent rendre utiles à la mère et à l'enfant l'accouchement prématuré artificiel ?*

En 1831 :

Recherches historiques et critiques sur le choléra-morbus.

Fodéré a écrit encore beaucoup d'autres mémoires et articles détachés sur différents sujets. On trouve insérés dans le recueil des « Mémoires de l'Académie des sciences de Turin », deux mémoires « sur divers points de chimie ». Il était associé correspondant de cette savante compagnie.

Le septième volume des « Mémoires de la Société Royale et académique de Savoie » publié en 1835 contient un ouvrage de Fodéré jusque-là inédit. Ce sont des « *Recherches toxicologiques, médicamenteuses et pharmaceutiques sur la grande ciguë ; son analyse, et expériences avec le produit immédiat de cette plante, appliqué à ce qu'on rapporte de la mort de Socrate.*

Fodéré y montre le résultat de ses analyses et de ses expériences sur différents animaux. Il conclut que c'est bien le suc de la grande ciguë qui servit de breuvage mortel au maître de Platon. *Le Journal des Sciences, Agriculture et Arts du Département du Bas-Rhin*, différents journaux de médecine et organes de Sociétés savantes dont il faisait partie les membres, publièrent dans leurs colonnes des centaines de mémoires et articles détachés, dont voici quelques titres :

Mémoire et instruction sur la culture et la récolte du houblon.

Notice sur l'utilité dont pourraient être les îles du Rhin appartenant à la France pour l'engraissement et la propagation des bêtes à cornes, ainsi que pour élever les chevaux.

Notice sur la vie et les œuvres de M. Kramp.

Extrait d'un voyage au Ban de la Roche.

Mémoires sur les plantes oléagineuses, le tabac, les puits artésiens, les eaux souterraines et les inondations.

Mémoires sur la suspension, l'étranglement, et sur la perforation de l'estomac.

Il a enfin écrit de nombreux articles dans le grand dictionnaire des sciences médicales et dans le journal complémentaire de ce dictionnaire.

Il reste de Fodéré deux ouvrages inédits :

1° Un *Traité sur les maladies des nerfs*, pouvant former deux volumes.

2° Une *Histoire critique et philosophique du genre humain*, qui devait fournir la matière de quatre volumes.

Les recherches faites par M. Chavigny, titulaire actuel de la chaire de médecine légale de la Faculté de Médecine de Strasbourg, pour en retrouver les manuscrits sont restées infructueuses. Les petits-fils des deux branches de la famille Fodéré ne purent donner aucun renseignement sur eux. Il semble que ces manuscrits aient été détruits au cours de l'invasion de 1870-1871.

Dans son « Essai de pneumatologie humaine » livré à l'impression en 1829, Fodéré mentionne un ouvrage qu'il est près de terminer intitulé « Thérapeutique sociale, ou du principe vital des Sociétés humaines ». L'impression de ce livre qui devait former deux volumes d'environ 500 pages chacun, devait se faire par souscription au prix de dix francs.

Cet ouvrage, faisant suite à l'« Essai sur la pauvreté des nations » était divisé en sept sections concernant l'élément du principe vital des sociétés humaines en général, la population, l'éducation et l'instruction

publique, le bien-être des peuples, l'industrie agricole et pastorale, le commerce et les spéculations industrielles, les secours publics, bagnes, maisons de détention, colonies libres et forcées.

Le nombre des souscripteurs ne semble pas avoir été suffisant ; l'impression n'eut pas lieu. Ce fut le dernier ouvrage de Fodéré. Il y travailla pendant de longues années et le remania à plusieurs reprises. Chaque jour il en retouchait quelques chapitres. Il s'en occupa même le dernier jour de sa vie et en dicta deux pages à sa fille aînée, Mme Pradier.

CHAPITRE TROISIEME

L'Œuvre médico-légale de Fodéré

Si la médecine est vieille comme la douleur, et par suite, comme le monde, on n'en peut dire autant de la médecine légale, puisque, d'après sa définition même, son existence suppose une société organisée et policée, dotée de lois, si rudimentaires que soient cette organisation et ces lois. Cependant en France, jusqu'à la dernière moitié du dix-huitième siècle, la science médico-légale n'avait jamais suivi les progrès de la législation, et ce n'est qu'à cette époque qu'on la voit se plier à la discipline et aux méthodes scientifiques. Cultivée avec soin en Allemagne et en Italie, elle était chez nous presque totalement abandonnée. Les experts, pour la plupart chirurgiens ou barbiers illettrés, étaient loin d'être à la hauteur de leur tâche. Aussi les hommes de loi, portaient-ils peu d'attention à la médecine judiciaire, ils la considéraient comme pouvant être exercée sans compétence spéciale. De temps en temps, les médecins faisaient bien paraître — tel Devaux (1649-1729), qui publia avec un certain succès, un recueil de « Rapports de Chirurgie », précédé de remarques générales — des mémoires qui fixaient pour un temps l'attention publique ; il n'y avait cependant pas de traité et pas d'enseignement de la médecine légale. Le mérite d'Antoine Louis fut d'individualiser cette science, qu'il étudia

avec de rigoureuses méthodes d'observation et d'expérimentation. Ses rapports et ses consultations eurent un grand retentissement et firent autorité. Louis voulut faire plus, et fit profiter ses contemporains, dont Fodéré, de tout ce que lui avaient appris son expérience et sa pratique. Il pensait que le moyen le plus sûr pour acquérir, dans une science, des connaissances exactes et complètes, était de l'enseigner. Aussi est-il le premier qui professa publiquement la médecine légale au Collège de chirurgie de Saint-Côme. Son cours eut tellement de succès que la Faculté de médecine en reconnut l'utilité et demanda la création d'une chaire. L'enseignement officiel fut créé par une loi du 14 décembre 1792.

Le traité fut l'œuvre de Fodéré. L'heure lui paraissait « propice pour la défense des intérêts chers à l'humanité ». Dans ce moment où tout semblait dirigé vers le bonheur public, écrit-il, j'osais aussi espérer à y contribuer. »

La science jetait alors un vif éclat ; elle avait de grandes institutions et d'illustres interprètes. La Convention avait ouvert en l'an III ses célèbres écoles normales. Bien différente de la médecine dont les annales remontent à plus de trois mille ans et qui en est encore à cette époque d'affranchissement de l'esprit humain, à chercher sa voie au milieu des incertitudes de ses théories, et des tâtonnements de ses expériences, la chimie s'était placée tout à coup au premier rang des connaissances humaines.

Lavoisier, renversant tout ce qui avait été enseigné avant lui, établit la lumineuse doctrine des corps sim-

ples et composés ; il démontre que pour trouver les véritables bases de la chimie, la seule voie à suivre est celle des analyses. Bertholet, un autre nom cher à la Savoie, recherche l'action des corps les uns sur les autres et formule les lois de leurs diverses combinaisons remontant ainsi à cette sublime étude des causes premières, qui ici comme partout, fait la force et l'honneur des spéculations humaines. Bichat renouvelle la physiologie, Cuvier, l'anatomie, cependant que Laplace complète l'œuvre de Newton en expliquant le système du monde.

Fodéré, en empruntant aux découvertes de ces grands hommes, les éléments nécessaires à la solution des problèmes qui surgissent devant lui, rassemble et coordonne les documents disséminés dans les travaux de ses devanciers, et fait de la médecine légale « une science aussi belle dans ses lois, que féconde dans ses applications ».

Désormais elle a ses principes, ses théories générales ; le médecin est initié au langage du droit, aux exigences de nos codes ; le jurisconsulte découvre comment doit être conduite une expertise médico-légale.

La première édition de son *Traité de médecine légale et d'hygiène publique ou police de santé, ou les lois éclairées par sciences physiques*, fut imprimée en 1798 à Paris. Elle comprenait trois volumes in-8.

La seconde édition « *adaptée au Code de l'Empire français et aux connaissances actuelles* » et la troisième sont respectivement de 1813 et 1815. Elles comprennent six volumes et contiennent le portrait de l'auteur. Dans sa première édition, après avoir décrit dans sa préface

les vicissitudes que subît cet ouvrage avant son impression, il étudie dans une introduction l'origine, l'histoire et la littérature de la médecine légale.

Dans le premier chapitre il traite de la médecine excusante et exceptante. Ce chapitre concerne principalement l'étude de la responsabilité dans les différents genres de folie, le suicide, l'ivresse, les diverses passions, et en dernier lieu les cas d'exemption des militaires et les maladies simulées.

Le deuxième chapitre a trait à la médecine légale civile ; après une dissertation sur l'âge, la virginité et ses signes, Fodéré passe aux questions relatives au mariage, à la grossesse, au terme de l'accouchement et à la viabilité du fœtus. L'altération de la physionomie à la suite de différents accidents pendant la vie lui donne l'occasion d'une étude complète. La dernière partie concerne la détermination de la survie entre plusieurs personnes mortes dans les mêmes circonstances, question très importante pour les transmissions d'héritage.

La troisième partie concerne la médecine légale criminelle. Sont traités en premier lieu, le viol, l'avortement, l'infanticide, la suppression de part, puis viennent les blessures, leur classification, la distinction d'accidents étrangers à la blessure, la conduite à tenir dans leur examen et leur pronostic.

Puis ce sont les empoisonnements, une énumération des substances vénéneuses et leurs effets, les maladies qu'ils simulent, la recherche des différents poisons, puis, pour terminer, les autres espèces de mort violentes : submersion, étranglement, suspension et inanition.

Fodéré a eu soin d'illustrer son ouvrage par une

quantité d'exemples instructifs lui permettant l'application de ses théories et la déduction de conclusions pratiques.

Dans la partie réservée à l'hygiène publique, il insiste sur les mesures prophylactiques et hygiéniques à prendre dans les différentes maladies contagieuses et héréditaires. Puis il s'étend sur les soins à donner aux nourrissons et aux enfants trouvés. Suit l'hygiène des hommes dans l'armée, dans les villes, les prisons, les hôpitaux et sur les vaisseaux ; à cette occasion il approfondit l'étude du scorbut.

Un chapitre sur les signes de certitude de la mort et l'hygiène du bétail dans les différentes épizooties contagieuses termine cet ouvrage remarquable.

La seconde édition du « Traité de médecine légale » fut entièrement refondue et augmentée des deux tiers. Le premier et le deuxième chapitres furent réunis sous le titre de « médecine civile mixte », facilitant ainsi l'application du code Napoléon. Les deux autres chapitres furent notablement augmentés.

Nous n'avons pas entrepris dans cette modeste étude d'analyser à fond un livre dont les développements occupent, comme nous avons eu l'occasion de l'écrire, six volumes compacts. Pour donner une idée du cadre immense qu'il s'était tracé, et qu'il a rempli, il suffit de rappeler en quels termes il définit la médecine légale :
« Elle est l'art d'appliquer les connaissances et les pré-
« ceptes des diverses branches accessoires et principales
« de la médecine à la composition des lois et aux diver-
« ses questions de droit pour les éclaircir et les inter-
« préter convenablement ».

L'œuvre qui embrasse toutes les questions que présentent sous le rapport médical la législation civile et criminelle, et enfin l'hygiène publique, n'est pas au-dessus de ce qu'annonce un programme aussi vaste.

On est frappé, avec le recul du temps, en lisant ces pages, de la clarté de l'exposition, de la vigueur et de la sûreté des déductions. On y admire une constante élévation philosophique soutenue par le sentiment éclairé du droit.

Voici quelques-unes des qualités indispensables au médecin légiste : « bon jugement, instruction, probité et amour de la justice ». « Il est essentiel d'avoir une âme forte capable de se garantir de la prévention, maladie contagieuse de l'esprit humain ». « Le médecin légiste doit se dégager des préjugés absurdes ». « Il n'y a pas longtemps, dit Mahon, qu'une femme fit croire à « un médecin de réputation que sa sœur était accouchée « d'un poisson ». « Il ne suffit pas d'avoir acquis beaucoup de connaissances, il faut en acquérir de nouvelles chaque jour et se tenir au courant des découvertes « de la science. »

Le XVIII^e siècle fera époque dans l'histoire. « Le préservatif de la petite vérole, la vaccine, vient de couronner les travaux du siècle ». La médecine judiciaire se développera avec un égal succès car elle a toujours pour objet le bonheur de l'humanité, le repos et la sécurité des citoyens. »

CHAPITRE QUATRIEME

Les communications de Fodéré à la Société de Médecine de Strasbourg

Fodéré fut un des collaborateurs les plus actifs de la Société des sciences, lettres, agriculture et arts de Strasbourg, et a fait diverses communications à la section de médecine : voici le compte rendu des principales. Celle qui concerne l'accouchement prématuré artificiel offre un grand intérêt.

De la salubrité en général. — Nous retenons de ce travail dont nous n'avons sous les yeux qu'un résumé trop succinct, les points suivants :

1° L'eau-de-vie de pommes de terre contient un principe « vireux » ; elle devrait donc être proscrite comme boisson, et n'être permise que pour l'usage industriel.

2° L'auteur s'élève contre la trop grande négligence des règles de la salubrité et préconise l'établissement d'un code de police sanitaire, dont l'exécution serait confiée à des médecins instruits *ad hoc*.

La première de ces propositions n'a rien perdu de sa valeur ; la deuxième est fort logique et pourrait rendre des services inappréciables au point de vue sanitaire, si elle trouvait une application judicieuse.

LA VARIOLE A STRASBOURG

Nous avons déjà parlé de l'épidémie de variole qui s'est abattue sur l'Alsace, en 1825. Fodéré (1) a décrit la façon dont elle a été introduite à Strasbourg, l'importance qu'elle a prise, les mesures qui lui ont été opposées et les réflexions qu'elle lui a suggérées.

La pratique de la vaccine était tellement en faveur à Strasbourg que Fodéré, depuis qu'il était venu y habiter, n'avait pas eu l'occasion de voir un seul cas de variole jusqu'en 1825, et ses élèves ne pouvaient en prendre connaissance que dans des leçons orales ou dans les livres.

Arriva cette année-là, à la foire de St-Jean, un marchand de gaufres, avec sa femme enceinte et deux enfants en bas âge (un garçon et une fille). Cette famille venait de Metz, où régnait la variole ; les enfants n'étaient pas vaccinés et le garçonnet y avait fréquenté des camarades atteints de la maladie. Il la prit à son tour peu après sa venue à Strasbourg et fut interné, isolé à l'Hôpital civil, en compagnie de sa mère et de sa sœur. Celle-ci fut vaccinée, mais trop tard ; la maladie l'avait déjà saisie et l'on vit chez elle les boutons de variole et de vaccine se développer simulta-

(1) FODÉRÉ, Histoire d'une petite vérole où l'on a pratiqué la vaccination, etc., *Journ. de la Soc. des sciences agric. et arts du département du Bas-Rhin*, T. II (1825), p. 390.

nément sans se contrarier. Les deux enfants guérirent.

La mère, qui était marquée de cicatrices de la petite vérole, n'a été que très peu atteinte ; « elle fut seulement prise sur le bras gauche, dont elle se servait le plus pour soutenir ses enfants malades, d'un assez grand nombre de pustules élevées, pleines d'une sérosité purulente, qui se desséchèrent eu bout du cinquième jour ou du sixième jour après leur apparition, mais sans aucun symptôme général. »

« Je ne serais pas étonné, ajoute Fodéré, que l'enfant qu'elle porte naquit avec des traces de variole, comme l'illustre Jenner en a communiqué deux exemples au monde médical et que j'en ai vu moi-même deux autres. »

Bien que les élèves en médecine qui entouraient les varioleux eussent été vaccinés, plusieurs d'entre eux furent atteints, mais peu gravement.

Fodéré a pu se convaincre dans la circonstance de l'efficacité de la vaccine et de son importance au point de vue prophylactique. L'isolement des varioleux à l'hôpital n'a pas été absolument effectif : les étudiants qui voyaient les malades, habitaient la ville et il n'est résulté aucune petite vérole de ce contact, soit immédiat, soit médiat. Et Fodéré dans son enthousiasme pour la vaccine « qui enlève tout aliment à la petite vérole » et qu'il considère comme préservant à toujours de la variole, de s'écrier : « Qu'un autre Jenner fasse aussi la même découverte contre la peste et la fièvre jaune et nous pourrons alors nous passer des lazarets permanents ! »

Fodéré s'élève, d'autre part, contre l'avis émis, en

1822, par les médecins de Genève qui avaient, au nom de la liberté des citoyens, opiné contre l'isolement des varioleux. « En laissant une liberté illimitée, en fait de petite vérole, celui qui est attaqué s'expose à nuire à un grand nombre de ses concitoyens, ce qui est une grande injustice. » Si donc le gouvernement ne peut rendre obligatoire la vaccine, il semble « qu'il a le droit, comme père de ses sujets, et qu'il est de son devoir, comme modérateur suprême, d'interdire toute communication avec les variolés... ainsi qu'avec leur famille, et de les séquestrer, de manière à ce qu'ils ne puissent communiquer à autrui une terrible maladie qu'il avait dépendu d'eux de ne pas avoir... »

Fodéré qualifie en finissant, comme un modèle de prudence et de sollicitude envers la population, l'arrêté de 1825 corroboré par un avis ultérieur de la municipalité, insistant sur la nécessité de recourir à la vaccine pour se prémunir contre la variole, rappelant que les médecins communaux étaient chargés de vacciner gratuitement et prévenant qu'on prendrait des mesures d'isolement envers ceux qui, méprisant cet avis, s'exposeraient à la contagion.

Il y eut par la suite, à Strasbourg, d'autres cas de variole que ceux indiqués par Fodéré ; leur nombre total fut de soixante et onze, avec seulement trois décès survenus chez des non vaccinés. Les trois quarts des malades étaient des pauvres ; ils étaient d'office transportés à l'hôpital et séquestrés dans deux salles, où ils ne pouvaient recevoir aucune visite, pas même celle de leurs parents.

Ces détails prouvent à quel point on avait déjà, à

Strasbourg, en 1825, la juste conception des mesures qui sont nécessaires pour prévenir et enrayer la variole.

ACCOUCHEMENT PRÉMATURÉ (1)

Fodéré pose et examine les trois questions suivantes :

Est-il des cas où, d'après l'expérience, l'accouchement prématuré artificiel est avantageux à la mère et à l'enfant et où, par conséquent, il est non seulement licite, mais encore nécessaire ?

Quels sont ces cas et quels sont ceux où il faut recourir à d'autres opérations ?

Quelles sont les conditions qui peuvent rendre utile à la mère et à l'enfant l'accouchement prématuré artificiel et quelles sont les précautions à prendre en l'entreprenant ?

Fodéré avait déjà traité ces mêmes questions en 1813 ; il y revient après avoir eu connaissance, en 1827, du fait suivant :

M^{me} R..., âgée de 43 ans, de petite taille, forte et robuste, était à sa neuvième grossesse. Ayant le bassin trop étroit, on avait dû les trois premières fois recourir à la craniotomie pour extraire le fœtus.

Enceinte pour la quatrième fois, elle éprouva une violente frayeur, lorsqu'elle était au septième mois de sa grossesse et accoucha normalement d'une fillette qui vécut.

A ses cinquième, sixième, septième, huitième et neuvième grossesses, amenées chaque fois à terme, il a fallu encore venir à l'« expédient de percer le crâne de

(1) *Mém. de la Soc. des sciences, etc.*, T. V (1828), p. 153-157.

l'enfant et de l'extraire avec des crochets dentés ». Malgré cette mutilation, on ne réussit pas la dernière fois à extraire le fœtus, dont la tête et le corps étaient par trop volumineux.

On avait en vain pendant trois jours, fait des tentatives d'extraction ; la femme mourut à la suite d'une violente hémorragie, qu'on suppose avoir été produite par la perforation de la matrice.

Considérant que lors de sa quatrième grossesse, interrompue au septième mois, l'accouchement prématuré normal de cette dame s'est effectué sans aucun préjudice pour elle et lui a donné une fille qui est restée en vie, alors qu'à ses huit autres grossesses arrivées à terme il a fallu chaque fois sacrifier la vie de l'enfant et qu'en dernier lieu la mère elle-même a succombé, Fodéré se prononce formellement pour l'accouchement prématuré artificiel, d'autant plus qu'il arrive souvent que des femmes accouchent normalement au septième mois de leur grossesse, d'enfants qui restent vivants. Il préconise même ce procédé, dans les cas où la vie des femmes enceintes se trouverait compromise pour d'autres motifs que le retrécissement pelvien, tels l'éclampsie, une grave hémorragie, etc...

Des médecins anglais ont du reste, dès le milieu du XVIII^e siècle, provoqué l'accouchement avant terme chez des femmes ayant le bassin trop étroit. Les accoucheurs d'outre-Manche les plus renommés avaient adopté cette pratique, lorsque seul en France, J. L. Petit s'en était franchement déclaré partisan, que quelques autres l'admettaient avec des restrictions et que Sue, Gardien, Baudelocque y étaient absolument opposés.

Ce à quoi Fodéré répond :

1° Ma conscience, qui certes est aussi timorée que celle de tout autre, n'a rien su trouver de contraire aux bonnes mœurs et à la religion dans un moyen qui, étant bien conduit et pratiqué dans les vues humaines et légitimes, tend à conserver l'existence à un plus grand nombre de femmes et d'enfants...

2° Il n'est pas vrai, absolument parlant, que le terme de la naissance soit irrévocablement fixé dans l'espèce humaine à celui de neuf mois révolus... La preuve en est dans le grand nombre de sujets adultes nés à sept mois et par conséquent viables, puisqu'ils ont conservé la vie, quoique nés en apparence très chétifs. D'ailleurs la naissance à sept mois révolus a déjà été regardée du temps d'Hippocrate comme naturelle. De plus « des femmes accouchent régulièrement à sept mois, sans qu'on puisse regarder ces couches comme un état maladif et contre nature, puisqu'elles se relèvent très bien, elles et leurs fruits.

3° L'abus fait de l'avortement relève des tribunaux : « Il appartient aux magistrats de réprimer les crimes commis avec intention de les commettre ; mais ni eux ni les législateurs, ni les casuistes ne sauraient condamner comme criminelle une ressource saisie dans l'intention de conserver à la fois la vie de deux êtres, lors même qu'elle ne serait pas toujours couronnée par le succès... »

Fodéré demande après cela, qu'on agisse avec circonspection et qu'on suive certaines règles. L'opération ne doit être entreprise qu'après une consultation qui aura déterminé : a) que le bassin est trop étroit pour que la grossesse, étant amenée à terme, puisse avoir

lieu dans les conditions voulues ; b) que le bassin n'est pas trop étroit pour livrer passage à un fœtus de sept mois accomplis. Il faudrait même attendre à sept mois et demi, si le rétrécissement n'était pas trop considérable.

L'auteur conseille de plus, entre autres précautions à prendre, celle de recommander aux femmes, chez lesquelles un premier accouchement a fait découvrir une forte étroitesse du bassin, de ne plus s'exposer à une nouvelle grossesse.

« C'est bien là, dit-il, un des cas où la femme est en droit de se refuser au devoir conjugal et où la conscience et la tendresse de son époux devraient lui imposer, comme l'une des plus sacrées obligations, de ne plus exposer la compagne de sa vie et le fruit de la conception à des dangers aussi imminents. Mieux vaudrait encore qu'il intervint une disposition législative qui éloignât du mariage les personnes mal conformées, qui ne pourront jamais remplir l'un des buts les plus essentiels de cette union, celui d'avoir des enfants.

« Mais ces vœux ne se réaliseront jamais : l'instinct en ceci est plus fort que la raison, et l'on se flatte aisément que le danger auquel on vient d'échapper ne se renouvelera plus ; l'on a un exemple dans la malheureuse femme, dont la triste fin m'a fait écrire ce mémoire, qui s'est exposée neuf fois au même péril et qui n'y a échappé une fois que par un heureux hasard... Lorsque je suivais les cours d'accouchement à Paris, en 1787 et 1788 et qu'on nous conduisait au « toucher » de nombreuses femmes grosses, dont plusieurs avaient différents vices de conformation dans le bassin, et que je

gémissais sur leur sort futur, ces femmes étaient beaucoup plus tranquilles et plus indifférentes que moi... »

Fodéré, qui était le premier médecin légiste de France, y fut également le premier à prendre sérieusement en main la cause de l'accouchement prématuré artificiel. L'Académie de médecine avait déclaré, en 1827, « qu'en aucun cas, il n'est permis de provoquer l'expulsion du produit de la conception ». Il était réservé à un autre professeur de la Faculté de médecine de Strasbourg, à l'éminent accoucheur Stolz, de faire annuler cette sentence. Ayant le premier en France, provoqué prématurément l'accouchement d'une femme pour cause d'étroitesse du bassin, et ayant réussi (1), il a montré qu'on pouvait sans crainte recourir à cette opération obstétricale. Aujourd'hui elle n'est plus guère contestée ; mais ce qu'il faut retenir, c'est que le mouvement en faveur de sa légitimité, de sa nécessité dans des conditions données et de sa réussite presque certaine, est parti de la Faculté de médecine de Strasbourg.

DE L'OPÉRATION DU CANCER (2)

Le Professeur Osiander, de Goettingue, ayant publié,

(1) STOLZ raconte lui-même (*Dict. de médecine et de chirurgie pratiques*, T. I, p. 294) dans quelle circonstance il a agi : « Le hasard a voulu, écrit-il, qu'au commencement de 1831, nous fûmes consultés par une femme qui avait été délivrée deux fois déjà par la perforation du crâne et les crochets (par Flamant et par Lobstein) pour cause de rétrécissement du bassin. Nous avons nous-même assisté à cette opération, nous connaissions par conséquent la personne et l'état de son bassin. Enceinte pour la troisième fois et désirant avoir un enfant vivant, nous lui conseillâmes de se faire accoucher avant terme. Nous entreprîmes la provocation de l'accouchement le cent trente-deuxième jour de la grossesse ; elle fut couronnée d'un plein succès. »

(2) *Journal de la Soc. des sciences, etc.*, T. II (1825), p. 224 et 529.

en 1808, une série d'observations où il dit avoir exécuté plusieurs fois avec succès sur le vivant « l'extirpation ou l'excision de matrices squirrheuses ou cancéreuses », l'Académie de médecine et de chirurgie de Vienne a, en 1810, mis au concours les questions suivantes :

Dans quelles conditions un squirrhe ou un carcinome quelconque peut-il être opéré avec la perspective d'une guérison complète ? L'opération est-elle permise, alors même qu'il y a lieu de présumer qu'elle sera insuffisante pour amener la guérison ?

L'excision de la matrice non descendue est-elle possible ? Si oui, indiquer le procédé le plus avantageux auquel on doit avoir recours, les accidents qu'il faut prévoir, les moyens de les éviter, les soins et le traitement post-opératoires.

Mentionner les squirrhes et les carcinomes de l'utérus qui sont opérables et ceux qui ne le sont pas, etc...

Fodéré a longuement examiné (1) et discuté ces questions et comme elles n'offrent guère plus d'intérêt actuellement, je me contente de citer quelques-unes de ses conclusions, qui étaient des plus rationnelles à l'époque où elles ont été émises et qui n'ont pas encore perdu toute leur valeur.

1° L'opération du véritable cancer du sein est rarement avantageuse aux malades ;

2° L'extirpation de la matrice renversée et n'ayant pas encore perdu son organisation et sa vie, ne doit jamais être tentée, d'autant plus qu'on a des exemples

(1) Son mémoire comporte 65 pages d'impression.

rapportés par Leroux de Dijon, et M. Capuron, de matrices renversées complètement qui se sont réduites d'elles-mêmes après plusieurs années de cette infirmité...

3° L'excision et l'extirpation d'une matrice cancéreuse sont des opérations qui doivent être proscrites, comme ne présentant que des chances de douleurs et de destruction plus prompte des malades.

4° Il en est de même de l'excision et de la cautérisation des ulcères utérins, lesquels, quoique ayant été pratiqués plus souvent que l'extirpation de toute une portion de la matrice, n'en présentent pas davantage un seul exemple de réussite bien constatée ;

5° La proposition de l'extirpation de l'ovaire squirrheux n'est pas moins absurde...

Et Fodéré ajoute cette boutade : « L'on s'occupait autrefois trop peu d'anatomie et des malades succombaient, qui auraient pu être sauvés par une opération. Maintenant nous tombons dans un excès contraire et il est bien à craindre que l'habitude des amphithéâtres n'engage à transporter de sang froid sur le vivant, tout ce qu'on a trouvé d'exécutable sur les morts. »

INONDATIONS ET PALUDISME (1)

L'année 1824 a été féconde en désastres de tous genres, tremblements de terre, éruptions volcaniques, ouragans, inondations. Ces dernières ont eu lieu dans une grande partie de l'Europe ; Strasbourg et ses envi-

(1) *Journal de la Soc. des sciences*, T. II (1825), p. 184-220.

rons et l'Alsace en général n'y ont pas échappé, loin de là. Fodéré entre dans de longs et minutieux détails sur ces inondations, sur leur étendue, ainsi que sur les nombreux dégâts et catastrophes qu'elles ont produits.

Ce n'est toutefois pas ici la place de reproduire le récit de ces désastres, pas plus que les raisonnements auxquels s'est livré l'auteur pour en déterminer les causes. Je retiendrai seulement de son long mémoire le fait d'une recrudescence accentuée de fièvres paludéennes, qui eut lieu à la suite de ces inondations.

Leur augmentation a été constatée tant à l'hôpital militaire qu'à l'hôpital civil, ainsi qu'en ville, et en général dans toutes les localités du Bas-Rhin, où ont eu lieu les inondations. On a aussi observé en plus grand nombre, comme suite des fièvres intermittentes « des congestions dans le foie et la rate... qui étaient promptement suivies d'hydropisie. » Fodéré attribue avec raison cet état de choses aux eaux stagnantes : à Strasbourg une quantité de joncs et autres plantes entraînées dans les fossés des fortifications y ont pourri.

Dans les campagnes, la plupart des villages n'étant point pavés et chaque maison ayant sa mare à côté du fumier, il en est résulté une stagnation des eaux de longue durée ; de plus le sol d'une partie du département est formé d'une argile compacte, recouverte d'une couche plus ou moins épaisse de terre calcaire, de sable et de terreau et cette composition donne naissance, dans tous les cas d'inondations, à des flaques d'eau et à de nouveaux marécages qui ne disparaissent que lentement.

Abordant les moyens prophylactiques, Fodéré re-

commande : 1° une entente des administrations civiles et militaires de Strasbourg pour l'assainissement des fossés de la ville ; 2° d'ouvrir partout des tranchées pour l'écoulement des eaux stagnantes ; 3° de paver les rues des villages et leur donner une pente qui empêche les eaux d'y stationner ; 4° de niveler les parties du département plus basses que les lits du Rhin et de l'Ill, « afin que de tous ces points les eaux pussent s'écouler vers les rivières principales. »

Strasbourg était autrefois un nid de fièvre paludéenne ; elle y régnait à l'état endémique. Fodéré parle de sa recrudescence, en 1824, sans indiquer dans quelle proportion elle a progressé, ni quelle était sa durée. Nous n'avons en général pas trouvé de données sur l'importance de cette recrudescence de la malaria dans la population civile, où paraît-il, elle avait pris la forme d'une épidémie. Lobstein a en effet indiqué dans un de ses rapports (1) que dans son service à l'hôpital civil « les maladies les plus fréquemment observées pendant le trimestre indiqué (le deuxième de l'année 1824) ont été des fièvres intermittentes de différents types. Ces fièvres ont régné épidémiquement depuis le commencement de l'hiver... » Mais comme le plus souvent ces fièvres n'étaient pas traitées à l'hôpital, les indications de Lobstein ne suffisent pas pour préciser l'importance de l'épidémie.

Par contre, J. Tourdes (2) fournit des détails sur

(1) *Journ. de la Soc. des sciences, etc.*, I (1828), 0p. 401.

(2) Tourdes Joseph, né à Carlet, dans la Haute-Auvergne, en 1770, était docteur en médecine de la Faculté de Montpellier à l'âge de 22 ans. Il fût bientôt appelé à l'hôpital militaire de Metz, puis

l'extension qu'a prise à cette époque la fièvre paludéenne dans la garnison de Strasbourg (1).

Il commence par donner le tableau comparatif du nombre de cas observés à l'hôpital militaire pendant les années 1821 à 1824 avec ceux de 1825 à 1828.

En 1821 sur 2181 maladies	887 fièv. intermitt. soit	% 41	} Moy. 43 %
1822 » 2260 »	948 » » »	42	
1823 » 2300 »	990 » » »	43	
1824 » 3249 »	1517 » » »	47	
1825 » 2592 »	1938 » » »	75	} Moy. 63 %
1826 » 2681 »	2030 » » »	75	
1827 » 3486 »	2571 » » »	74	
1828 » 3655 »	2469 » » »	68	
<u>22404</u>	<u>13350</u> moyenne générale	<u>58 %</u>	

Ce tableau montre une énorme proportion de fièvres paludéennes sur les autres affections, surtout dans la période de 1825 à 1828, où le nombre des ces fièvres avait atteint la proportion de 63 % de toutes les maladies traitées à l'hôpital militaire.

Tourdes avance, de même que Fodéré, que la cause de la permanence et de la dissémination de fièvres paludéennes, à Strasbourg, réside dans le grand nombre d'eaux stagnantes (fossés des fortifications, marais

passa à l'Armée d'Italie, fut attaché pendant trois ans à l'hôpital militaire de Pavie et connut dans cette ville Volta, Scarpa et autres célébrités, surtout Spallanzani dont il fut le collaborateur. En 1891, il devint professeur à l'Ecole de Médecine de Strasbourg et enseigna le premier en France la pathologie générale. J. Tourdes cumula longtemps ses fonctions universitaires avec celles de Professeur à l'Ecole de Santé militaire. Il appartenait à l'Académie de Médecine en qualité d'associé non résident, et mourut à l'âge de 71 ans. Son fils G. Tourdes, l'éminent professeur de médecine légale avait succédé à Fodéré et fut doyen de la Faculté de Médecine transférée à Nancy, à la suite des tristes événements de 1870.

(1) *Journ. de la Soc. des sciences*, V., 1828, p. 401.

dans le voisinage du Rhin et de l'Ill) à proximité de la forteresse. La citadelle entourée de tous côtés d'eaux marécageuses, exposée particulièrement à celles que produisent les inondations et les infiltrations des eaux du Rhin, était surtout tributaire du paludisme. Le régiment qui y était logé fournissait à lui seul presque autant de cas de fièvre intermittente que tous les gémînets casernés dans la ville (1).

On observait tous les types de cette maladie, depuis les quotidiens jusqu'aux quarts, voire, bien que rarement, des types pernîcieux ; elle prenait parfois la forme chronique avec des suites graves (engorgement de la rate, hydropisie, etc...) mais elle guérissait d'ordinaire, lorsqu'elle était traitée à temps.

Le sulfate de quinine était déjà en vogue à l'hôpital militaire de Strasbourg ; Tourdes affirma même que cet établissement a été le premier qui l'ait employé en grand.

Recherchant la cause de l'augmentation considérable du nombre de fièvres intermittentes, pendant les années 1825 à 1828, Tourdes s'exprima comme suit :

Strasbourg n'est pas la seule ville où ces maladies aient été plus fréquentes ; la même augmentation s'est fait remarquer dans la plupart des contrées de France et autres régions de l'Europe ; les lieux même qui en étaient exempts ou dans lesquels elles étaient extrêmement rares, en sont devenus le théâtre. L'an dernier,

(1) FODÉRÉ disait de son côté (*Journ. de la Soc. des sciences, etc.*, vol. I, 1825, p' 219) : « Les soldats mis en sentinelle sur les remparts et ceux qui ont coutume de s'y promener lorsque les régiments sont exercés sur les glacis, ont été exposés, surtout du côté de la citadelle, à contracter la fièvre. »

parcourant les montagnes de la haute Auvergne, j'ai été frappé du nombre de ces maladies dans les hameaux, où elles étaient autrefois tout à fait inconnues. Ce n'est donc pas à des causes purement locales que nous devons attribuer l'accroissement des fièvres intermittentes ; cet accroissement ayant été général, cette cause a dû aussi être générale.

Tourdes est de l'avis de Fodéré en l'attribuant aux pluies extraordinaires qui ont inondé, à la fin de 1824, une grande partie de l'Europe.

Les inondations causées par ces pluies, le débordement des fleuves et des rivières qui en a été la suite, ont non seulement accru l'étendue des marais existants, mais ont encore multiplié leur nombre. L'influence des marais ayant acquis une plus grande activité, les fièvres intermittentes ont dû nécessairement être plus communes et plus ordinaires. L'extension des eaux marécageuses n'est pas une simple supposition, chacun a dû être frappé de leur prodigieux agrandissement. Ne voir dans l'accroissement des exhalaisons qui s'échappent de ces eaux et dans celui des fièvres intermittentes qu'une réunion purement fortuite et accidentelle, ce serait méconnaître la connexion qu'on a remarquée de tous temps entre ces exhalaisons et ces fièvres, et nier les rapports qui existent entre les causes et les effets d'un même ordre.

Tourdes cite comme preuve à l'appui de cette thèse, le fait que « les condamnés au boulet, enfermés la plupart du temps dans leurs ateliers (à la citadelle) sont plus à l'abri des vapeurs qui s'échappent des fossés et par là moins sujets aux fièvres intermittentes. »

La croyance à l'action délétère des effluves ou miasmes des marais qui était générale, ne devait pas satisfaire l'esprit investigateur de Tourdes ; aussi l'introduction de son mémoire commence-t-elle par cette réflexion : « Un voile obscur couvre encore le siège et la nature des fièvres intermittentes. »

Ce voile est aujourd'hui soulevé : Laveran nous a fait connaître le rôle des anophèles dans la dissémination de la fièvre paludéenne et nous savons, d'autre part, que ces moustiques déposent à la surface d'eaux stagnantes leurs œufs, qui s'y développent et fournissent de nombreuses générations. Rien d'étonnant après cela si c'est particulièrement au voisinage des eaux marécageuses que l'on est exposé à devenir la proie et la victime de ces bestioles.

La fièvre paludéenne qui était, jusqu'au delà de la moitié du siècle dernier, la maladie dominante à Strasbourg et dans les localités environnantes, a pour ainsi dire disparu complètement de ces régions par suite des nombreux et judicieux travaux d'assainissement, parmi lesquels il faut attribuer la part principale à un canal de dérivation établi entre le Rhin et l'Ill, garantissant les alentours contre un débordement ultérieur de la rivière. On était déjà arrivé auparavant à un degré d'assainissement du sol fort important, grâce à des moyens tels que l'endiguement du Rhin, la rectification du cours de l'Ill, le comblement de marais et bas-fonds. Leur assèchement, même temporaire, suffit à détruire considérablement la mortalité palustre, comme j'ai pu le constater à la colonie pénitentiaire d'Ostwald, près de Strasbourg.

Etaient atteints dans ces établissements de fièvre intermittente :

en 1861	38	%	des	jeunes	détenus
1862	62	»	»	»	»
1863	38	»	»	»	»
1864	22	»	»	»	»

Il existait à proximité du domaine de la colonie un routoir, vrai marais sans écoulement des eaux, dans lequel pourrissaient les débris de chanvre. C'est à ce voisinage que j'attribuais particulièrement ces fièvres. Ce point de vue était justifié : on rectifia le routoir, de façon à n'y plus laisser séjourner l'eau que le temps nécessaire au rouissage du chanvre. Deux ans après, les cas de fièvre intermittente étaient tombés à 1 %.

Comme l'a déjà indiqué Fodéré, en 1835, c'est donc bien dans l'aménagement du sol que se trouve le moyen prophylactique le plus sûr contre le paludisme.

Mais chose singulière, bien que le nombre des marais ait beaucoup diminué autour de Strasbourg, il n'en subsiste pas moins une assez grande quantité dans son voisinage immédiat, comme le prouvent les moustiques qui incommode la population pendant une partie de l'année. Ce sont les anophèles qui ont presque totalement disparu ; il s'en trouve encore, mais en très petit nombre. Comment se fait-il qu'ils ne se développent plus, là où d'autres culicides continuent à se multiplier ?

Ce problème demande peut-être encore des recherches ; mais il est certain que la fièvre paludéenne ne figure plus dans le cadre nosologique de Strasbourg et de ses environs.

CONCLUSIONS

Ainsi Fodéré nous apparaît au cours de cette modeste étude : Issu d'une laborieuse et honnête famille, il porte à un haut degré les qualités de son éducation. Il est l'honneur de ses ancêtres, un noble caractère parmi ses confrères, un maître qui unit au culte passionné de la science la séduction des grandes qualités de l'âme.

Il serait injuste de juger les œuvres de Fodéré à la lumière des progrès accomplis depuis leur publication. Dans les sciences, il y a des faits, des notions dont la somme va sans cesse en augmentant d'âge en âge, ce qui fait dire à Pascal que la Société est un homme qui apprend toujours. La vérité scientifique une fois acquise nous paraît une propriété de tous les temps : nous pardons jusqu'au souvenir de l'œuvre qui l'a révélée. Tel est le sort des livres de science, à moins que le génie d'un Buffon ne vienne leur donner cette forme qui leur fait traverser les siècles : « Les hommes tombent, dit Chateaubriand, l'homme reste debout, enrichi de tout ce que ses devanciers lui ont transmis, couronné de toutes les lumières, orné de tous les présents des âges. »

Cet oubli n'est-il pas un déni de justice ? Fodéré a eu la gloire d'élargir le cercle des connaissances humaines ; à ce titre il est digne de notre admiration ; jusqu'au terme de sa vie il a montré un persévérant amour de l'humanité ; à ce titre il a droit à nos hommages.

Il sut, à une époque de fermentation et de transformation sociale, bâtir une œuvre profondément inspirée des idées généreuses émises par les philosophes du XVIII^e siècle.

Rousseau, que Lanfrey a défini « la plainte vivante de ce siècle orageux », avait entraîné les esprits vers les régions idéales de l'absolue justice, vers la recherche de sa réalisation. Il fut l'interprète véhément des vœux et des aspirations que Voltaire traduisait avec esprit et bon sens, et qui se manifestaient sous les réserves prudentes et la sagesse un peu sceptique de Montesquieu.

Fodéré est à certains égards le disciple de Rousseau ; mais sa philanthropie éclairée par les notions positives de la réalité, résiste aux rêves dangereux, aux décevantes théories qui pâlissent à la lumière des faits.

Ce n'est pas un novateur : il n'a ni l'audace de la pensée, ni les brûlantes aspirations du génie qui s'élève aux plus hautes conceptions et qui jette la science dans la voie des révolutions heureuses.

Mais il a conquis une érudition immense, il a abordé les problèmes les plus nombreux et les plus variés. Armé de la connaissance des lois, nous le voyons sans cesse dénoncer l'injustice, réclamer des améliorations, combattre les préjugés, dicter au médecin des règles de conduite et composer sur toutes les branches de la science médicale ces traités remarquables à chacun

desquels on pourrait appliquer l'épigraphe de Montaigne : « Ceci est un livre de bonne foy ».

Aussi les années ne doivent-elles pas jeter un voile sur la belle physionomie de ce savant. Par toute l'école médicale française, sa mémoire doit être saluée comme celle d'un des pionniers et des précurseurs de la science moderne.

Vu :
LE DOYEN,
JEAN LÉPINE.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
ETIENNE MARTIN.

Vu et permis d'imprimer :

LYON, le 6 Janvier 1930.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
GHEUSI.

TABLE DES OUVRAGES DE FODÉRÉ

1. Recherches sur la nature de l'acide fluorique, analyse du spath fluor de l'île de Corse; et expériences sur l'acide muriatique distillé sur les oxydes de divers métaux, comparativement avec le manganèse. Turin, 1789, un vol. in-8.
2. Opuscule de médecine philosophique et de chimie. Turin, 1789-, in-8.
3. Analyse des eaux thermales et minérales de Plan-de-Saly, sous Montléon. Embrun, an III, un vol. in-8.
4. Mémoire sur les affections scorbutiques de la bouche endémiques à l'armée des Alpes. Embrun, an III, un vol. in-8.
5. Essai sur la phthisie pulmonaire relativement au choix à donner au régime tonique ou relâchant. Marseille, an IV, un vol. in-8.
6. Les lois éclairées par les sciences physiques ou Traité de Médecine légale et d'Hygiène publique. Paris, an VII, 3 vol. in-8.
7. Mémoires de médecine pratique sur les maladies auxquelles les troupes ont été sujettes dans le Mantouan, sur la diarrhée, l'épidémie de Nice, etc. Paris, an VIII, un vol. in-8.
8. Traité du goitre et du crétinisme précédé, d'un discours sur l'influence de l'air humide sur l'entendement humain.
9. Essai de physiologie positive appliquée spécialement à la médecine pratique. Avignon, 1806, un vol. in-8.
10. De apoplexia disquisitio practica theórica. Avignon, 1806, un vol. in-8.
11. Recherches expérimentales sur les succédanés du Quinquina et sur les propriétés de l'arséniate de soude. Marseille, 1810, un vol. in-8.
12. Rapport historique et médical de la maladie qui a régné ce printemps 1810 dans le quartier de la Valentine. Marseille, un vol. in-8.

13. Voyage aux Alpes Maritimes ou histoire naturelle du Comté de Nice et des lieux limitrophes. Paris 1812-1822, 2 vol. in-8.
 14. Traité de Médecine légale et d'Hygiène publique ou de police de santé, adapté aux codes de l'Empire français et aux connaissances actuelles. Paris, Imprimerie Mame, 1813, 6 vol. in-8.
 15. De infanticidio. Strasbourg, 1814, in-8.
 16. Traité du délire avec application à la médecine. La morale et la législation. Paris, 1817, 2 vol. in-8.
 17. Manuel des gardes-malades. Strasbourg, 1815, in-12. Paris 1827, in-8.
 18. Leçons sur les épidémies et l'Hygiène publique. Strasbourg, 1822-1824, 4 vol. in-8.
 19. Essai historique sur la pauvreté des nations, la population, la mendicité, les hôpitaux et les enfants trouvés. Paris, 1815, un vol. in-8.
 20. Essai sur la pneumatologie humaine ou recherches sur la nature, les causes et le traitement des flatuosités et des diverses vésanies. Strasbourg, 1826, in-8.
 21. Mémoire sur la petite vérole vraie ou fausse et sur la vaccine. Strasbourg, 1826, in-8.
 22. Recherches historiques et critiques sur le choléra morbus, Paris, 1831, un vol. in-8.
 23. Essai médico-légal sur les diverses espèces de folies vraies, simulées ou raisonnées, sur leurs causes et les moyens de les distinguer, sur leurs effets atténuants ou excusants devant les tribunaux et leur association avec les penchants au crime et plusieurs maladies physiques et morales. Strasbourg, 1832, in-8.
 24. Recherches toxicologiques, médicamenteuses et pharmaceutiques sur la grande ciguë : son analyse et expérience avec le produit immédiat de cette plante, appliqué à ce qu'on rapporte de la mort de Socrate. Mémoire de la Société royale et académique de Savoie, 1835.
- Ouvrages restés inédits. Manuscrits perdus :
25. Traité sur les maladies des nerfs.
 26. Histoire critique et philosophique du genre humain.
-

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

1. Notice historique sur la vie et les travaux du Professeur Fodéré, par le Docteur A. MOTTARD. Chambéry, Imprimerie Puthod, au Vernay, 1845.
2. Eloge historique de Fodéré, fondateur de la Société royale de Marseille, par Pierre MARTIN-ROUX, Marseille, 1843.
3. Notice historique sur la vie et les travaux du docteur Fodéré, par DUCROS (de Sixt), Paris, 1845.
4. *Revue catholique d'Alsace*, 8^e année, RIXHEIM, Imprimerie A. Sutter, 1889. Fr. E. Fodéré, Professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg.
5. *Paris Médical*, 29 mai 1920. La médecine légale à Strasbourg, p. professeur CHAVIGNY.
6. Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace, p. Fr. ADMOND-SITZMANN, Rixheim, 1909.
7. Biographie universelle (MICHAUD), tome XIV, an 1856.
8. Séance publique de la Faculté de Strasbourg, du 24 décembre 1835.
9. Dictionnaire médical de Dechambre, 1886.
10. Larousse universel, art. Fodéré.
11. Grande encyclopédie, art. Fodéré.
12. Mémoires de la Société des sciences, arts et agriculture de Strasbourg.
13. Une Société de médecine à Strasbourg pendant le premier tiers du XIX^e siècle, par le docteur GOLDSCHMIDT. (*Bulletin de la Société Française d'histoire de la médecine*), XII, 1914, page 299.
14. Discours de rentrée de la Cour (4 nov. 1879), Fodéré médecin-légiste, par BLOCH, avocat général à Chambéry.
15. WINCKEL, Th. de Strasbourg, 1919, non imprimée. Essai sur la vie et les œuvres de Fodéré.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	13
CHAPITRE PREMIER. — La vie de François-Emmanuel Fodéré	19
CHAPITRE II. — L'œuvre scientifique de Fodéré	37
CHAPITRE III. — L'œuvre médico-légale de Fodéré	48
CHAPITRE IV. — Les communications de Fodéré à la Société de Médecine de Strasbourg	54
CONCLUSIONS	72
TABLE DES OUVRAGES DE FODÉRÉ	75
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	77

